

UDA

2010-2011

**Le monde en  
pages**

**L'immeuble  
Yacoubian**

de

**Abbas al-Aswany**



**Dossier**  
**Jean-Marie Delgrange**  
**Animation de l'Atelier**  
**Daniel Simon**

# I. Littérature arabe moderne

## Pour aller au plus court : prise de vue

On appelle littérature arabe moderne la littérature qui débute avec la *nabda*. Ce terme, qu'il est convenu d'appeler Renaissance, signifie littéralement éveil, essor, envol. Ce mouvement est historiquement déterminé à partir du XIXe siècle. Il accompagne la longue agonie de l'Empire ottoman, qui au début du siècle comprend encore la plus grande partie du Moyen-Orient et du Maghreb. Il est contemporain des premières convoitises occidentales, la France, le Royaume-Uni et l'Italie se disputant ces provinces de l'Empire qui sera peu à peu démembré jusqu'à disparaître définitivement en 1923. Il est la conséquence indirecte des deux réformismes politico-religieux qui ont surgi au milieu du XVIIIe siècle : celui de Mohamed ibn Abd al-Wahhab (1703-1792), qui prêchait le retour à un islam primitif, débarrassé des innovations postérieures au IXe siècle ; et celui de la confrérie des Sénoussis (Libye) qui prônait, dès 1835, la résurrection nationale et luttait contre les Ottomans d'abord, les Italiens ensuite. Ce réveil est aussi le résultat et l'un des moteurs des réformes économiques, sociales et politiques que la Sublime Porte fut peu à peu obligée de consentir, et de celles qui, à la suite de la campagne de Napoléon Bonaparte (1798-1801), furent commencées en Égypte par Muhammad 'Alî (1805-1839), puis poursuivies par son fils 'Ismâ'il (1863-1879). Il est enfin, au Liban et en Syrie, la conséquence de l'activité accrue des missionnaires, qui se servent de l'arabe pour leur enseignement et leur propagande, fondent des établissements scolaires, puis militaires, et installent des imprimeries. Cet ensemble de facteurs va peu à peu transformer les mentalités, si bien que vers le milieu du siècle émerge au Proche-Orient ce que l'on a pu appeler l'intellectuel moderne. C'est du milieu du XIXe que l'on date parfois la Nahda, le réveil des lettres arabes se produisant à cette époque. Cependant, on considère souvent que l'événement qui en marque le début est la campagne d'Égypte de Napoléon, puisque c'est à ce moment que le monde moderne fait son intrusion dans la région. Entre 1798 et 1801, Bonaparte va occuper l'Égypte afin de couper la route des Indes aux Britanniques et d'en faire une colonie. L'armée française met en déroute les gouverneurs mamlouks, et occupe le pays, ce qui va achever de déconsidérer les anciens gouvernants aux yeux des Arabes. Elle est accompagnée de techniciens, d'administrateurs, de savants, qui excitent la curiosité des 'ulamâ' et les initient au savoir occidental. Le chroniqueur et historien 'Abd ar-Rahmân al-jabarti (1753-1825) donne un précieux témoignage de cet émerveillement des élites, doublé de la prise de conscience du retard de leur pays sur l'Europe. Le projet militaire des Français échoue ; cependant, à leur départ, les 'ulamâ' feront tout pour empêcher le retour au pouvoir des mamlouks et élisent comme gouverneur Muhammad 'Alî, officier albanais de l'armée turque. Celui-ci, militaire, a pour priorité la modernisation de l'armée et de l'appareil d'État. Néanmoins, il a conscience que toute réforme passe par la formation d'une élite et donc par la mise en place d'une politique éducative ouverte. Dans ce but, il fonde la première imprimerie égyptienne à Bûlâq en 1822, ouvre des écoles laïques, primaires et secondaires, et envoie des étudiants boursiers se former en Europe. Ces trois facteurs seront les éléments déterminants du renouveau de la littérature arabe.

Cette renaissance ne fut pas seulement ressentie au sein du monde arabe, mais également au-delà, à travers un grand intérêt des Européens pour la traduction des œuvres arabes. Bien que l'usage de l'arabe fut ravivé, beaucoup de tropes de la littérature classique qui la rendaient si complexe et ornée furent abandonnés par les écrivains modernes. D'autre part, les formes littéraires occidentales comme la nouvelle ou le roman furent préférés aux formes de la littérature

traditionnelle arabe.

Tout comme au VIII<sup>e</sup> siècle, lorsqu'un mouvement de traduction du Grec ancien revitalisa la littérature arabe, un autre mouvement de traduction depuis les langues occidentales va offrir de nouvelles idées et de nouveaux matériaux pour l'arabe. Un des tout premiers succès fut *Le Comte de Monte-Cristo* qui inspira ensuite une foule de romans historiques sur des thèmes spécifiquement arabes. Rifa'a al-Tahtawi et Jabra Ibrahim Jabra furent deux des traducteurs importants de cette époque.

Lors de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, des changements politiques majeurs dans le monde arabe ont rendus la vie des écrivains plus difficile. Nombre d'entre eux ont souffert de la censure, tel Sun'allah Ibrahim, et d'autres furent emprisonnés comme Abdul Rahman Munif. En même temps, ceux qui avaient rédigé des œuvres favorables aux gouvernements furent promus à des postes élevés dans les institutions culturelles. Des chroniqueurs et des lettrés rédigèrent également des polémiques politiques et des critiques ayant pour but de remodeler la politique arabe. Parmi les plus connus on trouve *Le futur de la culture en Égypte* de Taha Hussein, qui fut une œuvre majeure sur le nationalisme égyptien, ou encore les œuvres de Nawal el Saadawi qui milita pour les droits des femmes.

Source :

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Litt%C3%A9rature\\_de\\_langue\\_arabe#La\\_litt.C3.A9rature\\_arabe\\_moderne](http://fr.wikipedia.org/wiki/Litt%C3%A9rature_de_langue_arabe#La_litt.C3.A9rature_arabe_moderne)

## Pour aller plus loin... (si on veut!)

La littérature arabe moderne naît au XIX<sup>e</sup> siècle de la rencontre brutale entre les Arabes et l'Occident. C'est l'expédition égyptienne de Bonaparte qui provoque le choc. Les Arabes découvrent avec stupéfaction la puissance occidentale, comme en témoigne la chronique de l'Égyptien Jabarti (1754-1822). Ils n'auront dès lors de cesse de rééquilibrer la balance en leur faveur. On assiste à un bouillonnement de l'activité intellectuelle dans tous les domaines de la pensée, bouillonnement dont bénéficiera largement la littérature. L'enjeu est de taille, et c'est un défi formidable qui est lancé au monde arabe. Il consiste à changer sans disparaître, à parvenir à un équilibre entre la richesse d'un patrimoine glorieux (mais qui appartient au passé) et la modernité dont l'Occident est alors le représentant, sans tomber dans l'imitation servile de l'un ou de l'autre. Il s'agit aussi d'établir une nouvelle adéquation entre l'homme et le monde qui l'entoure, entre les Arabes et l'histoire, de fonder par conséquent une nouvelle identité. Dès le début, donc, le problème fondamental qui est posé donne lieu à un débat entre modernisme et fidélité, entre recherche de nouveaux concepts fondateurs et stricte observance de la tradition. Il se définit d'abord en termes d'équilibre entre modèles arabes et occidentaux. Née de cette situation d'urgence, la littérature arabe moderne est étroitement liée à l'histoire et incontestablement engagée dans une actualité qui n'a jamais cessé d'être douloureuse et agitée.

C'est au Liban que débute le mouvement auquel on donnera le nom de *Nabda* (Renaissance). Ce terme évoque littéralement l'action de se lever, notamment au moment du réveil, comme le font les Arabes endormis jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle dans le souvenir du passé. Le Liban est tout désigné pour amorcer ce mouvement : il est une porte ouverte sur l'Occident, grâce à son activité commerciale et surtout à la présence sur son sol de missions religieuses étrangères actives dans le domaine de l'alphabétisation et l'instruction des populations.

L'Égypte qui bénéficie de conditions historiques favorables prend la relève après 1880. Dès la

première moitié du siècle, Muhammad 'Ali (1805-1848) favorise le développement de l'instruction, l'envoi de missions d'étudiants à l'étranger et la modernisation du pays sur le modèle des réalisations occidentales. Cela explique l'essor pris par la culture arabe dans ce pays qui demeure de nos jours encore un phare de la vie culturelle, de la littérature en particulier.

Les travaux accomplis par les Libanais et, après eux, les Égyptiens al-Manfaluti (1876-1924), Hafiz Ibrahim (1872-1932), entre autres, changent radicalement les thèmes comme les objectifs de la littérature et adaptent la langue pour exprimer une autre réalité, d'autres objets. Ils la modernisent pour la rendre apte à saisir dans leur vérité les mutations profondes qui leur sont contemporaines. Simplifié, dépouillé d'une ornementation excessive, augmenté de significations nouvelles, c'est l'arabe médian, qui jette un pont entre les époques, entre les groupes sociaux, entre les différentes populations qui composent le monde arabe. La démarche de l'écrivain change et imprime à la littérature une nouvelle orientation qui prévaut aujourd'hui encore. Le phénomène, général, touche aussi bien les modernistes que les partisans de l'ancestralité qui perpétuent les modèles anciens d'écriture et sont regroupés sous l'appellation de néo-classiques avec, comme représentant le plus éminent, Ahmad Chawqi (1868-1932). Car, si l'attitude diffère, le souci de tous n'en est pas moins une actualité qui les touche de près et suscite leurs réactions. L'écrivain retrouve alors, toutes proportions gardées, la fonction de porte-parole du groupe qui était celle du poète anté-islamique. Ainsi, respecter les modèles anciens pour les néo-classiques, c'est apporter une réponse à une situation présente, c'est défendre la culture arabe contre les valeurs d'un Occident puissant et perçu comme menaçant. À aucun moment, l'écrivain, qu'il soit partisan de la modernité ou non, ne cesse d'affirmer résolument son engagement dans l'actualité et dans la réalité vécue. Dès lors, l'activité littéraire en tant que pur exercice de style est vouée à disparaître.

L'écrivain vise aussi un public plus large. Il n'écrit plus seulement pour une élite cultivée mais s'adresse à toutes les couches de la société. La littérature reste fortement animée par des préoccupations d'ordre didactique ou militant. L'homme de la Nahda est enfant de son époque et participe au mouvement général qui œuvre pour diffuser les connaissances et élever le niveau culturel des populations. On assiste alors au développement de l'imprimerie et au formidable essor des médias qui joue, encore aujourd'hui, un rôle important dans la promotion de la littérature. La presse, tout particulièrement, ouvre ses colonnes aux écrits littéraires et aux débats d'idées, et joue un rôle dans la modernisation de la langue. Elle facilite l'adoption de nouveaux types de discours (essais, écrits théoriques ou critiques, etc.) qui auront leur part dans l'évolution de la prose. Il en est de même du réformisme musulman où s'illustrent Jamal al-Din al-Afgani (1838-1897), Muhammad 'Abduh (1849-1905), Rachid Rida (1865-1935). Il contribue lui aussi à faire évoluer la prose. La littérature moderne saura se nourrir de ces différentes expériences pour fonder un nouveau type d'écriture.

## **Le choix de la langue**

Dans quelle langue écrire ? La question est importante. Si elle n'a plus de nos jours la même acuité, elle est cependant loin d'être résolue. L'écrivain moderne est placé face à un choix essentiel non dénué, d'ailleurs, d'implications idéologiques : écrire en arabe littéral ou en dialectal.

Si l'on veut exprimer le réel, n'est-il pas légitime, surtout dans les dialogues, d'utiliser l'idiome couramment employé par tous quotidiennement, c'est-à-dire le dialectal ? L'argument, de poids, est retenu par bon nombre d'écrivains. L'usage du dialectal permet aussi de toucher un public populaire plus large et n'ayant pas toujours la connaissance du littéral.

Mais il a contre lui sa spécificité régionale qui limite son audience à son aire géographique d'origine. Il rappelle la division du monde arabe, renforcée par le découpage en États distincts

opéré par les puissances coloniales. Il va à l'encontre d'un arabisme postulant que les Arabes forment une seule nation.

On peut en dire autant du français, langue du colonisateur, mais qui n'en demeure pas moins, pour nombre de Maghrébins, la langue utilisée au quotidien pour communiquer et échanger des idées. On écrit pour être lu, et le français reste un moyen de s'exprimer et d'entrer en contact avec une population qui ne peut s'arabiser du jour au lendemain. Reprenant la célèbre formule de Malek Haddad (« le français est un exil »), l'Algérien Rachid Mimouni (1945-1995) a ainsi déclaré qu'écrire en arabe pour un public dont la majorité est analphabète est aussi un exil.

Reste l'arabe littéral. Même modernisé, il demeure l'héritier d'un passé glorieux qui ne peut que porter ombrage au dialectal, encore trop souvent considéré comme un sous-produit, comme une déformation abâtardie de la langue mère. Être langue de la révélation coranique lui confère grandeur et authenticité et en fait le représentant de l'identité arabe. Écrire en littéral, c'est revenir aux sources mêmes de l'histoire et de l'identité de l'homme arabe. C'est aussi conférer au texte littéraire une dignité et un prestige qui ne s'accordent pas toujours avec la volonté de réalisme.

## La prose : une image de l'homme en société

La poésie, longtemps soumise aux règles classiques de la *Qasida*, a dû subir le poids de la tradition. La prose n'a pas eu à subir la même pression puisqu'elle n'existe pas sous sa forme actuelle avant la Nahda. On peut lui trouver des racines dans la *maqama* (séance) ou la *qissa* (conte), mais sans rendre réellement compte de l'apparition du roman et de la nouvelle. La littérature moderne est en fait issue de l'émergence d'exigences nouvelles et du vaste mouvement de traduction et d'adaptation d'œuvres littéraires occidentales. La prose connaît des débuts difficiles : elle est en butte aux attaques des adeptes de l'ancestralité et a du mal à se détacher des modèles étrangers. Le XX<sup>e</sup> siècle sera pourtant le siècle de l'écriture romanesque.

C'est d'abord le roman historique qui voit le jour sous l'impulsion de Jurji Zaydan (1861-1914). Jurji Zaydan assigne au roman historique une mission éducative et l'inscrit dans un programme précis de réappropriation de l'histoire arabe par la diffusion de la connaissance. Mais, souvent, le roman historique (comme la nouvelle historique) se borne à exalter la grandeur passée du monde arabe en évoquant des épisodes glorieux de l'histoire et sert une attitude passéiste : on se tourne vers le passé pour oublier ou conjurer la menace de la puissance occidentale. Le romancier et critique égyptien Taha Husayn (1889-1973) s'élève contre cette attitude. À ses yeux, l'histoire constitue une source d'inspiration pour les contemporains, et elle doit être réétudiée à la lumière des connaissances modernes, même élaborées en Occident. Ses prises de position courageuses lui vaudront des attaques violentes, notamment lors de la parution de sa thèse sur la poésie anté-islamique. Deux attitudes face à l'histoire, mais aussi face à l'autre s'affrontent. D'un côté, les partisans de l'ancestralité, qui se replongent dans les modèles historiques du passé non pas pour s'y ressourcer, mais pour faire écran à l'irruption de la modernité incarnée par l'Occident. De l'autre, ceux qui, comme Taha Husayn, placent le débat non plus entre Arabe et non-Arabe, mais entre tradition immuable et modernisme appliqué à un monde susceptible d'évoluer (ce dont le roman *Al-Ayyam* se fait l'écho). C'est la lutte entre une conception statique, fermée, de l'histoire et une conception dynamique qui, loin de se laisser enfermer dans les modèles ancestraux ou étrangers, tente de s'enrichir des apports de chacun pour fonder une culture nouvelle adaptée à la réalité présente et qui replace le monde arabe dans le concert des nations.

Le roman de peinture sociale, souvent de facture réaliste, se chargera de traduire cette aspiration à ancrer les Arabes dans l'histoire et la réalité contemporaine. C'est le genre où se lisent le plus aisément les structures historiques d'une société. Il est par conséquent le plus à même de parvenir à réinsérer l'être arabe dans une histoire qui s'était arrêtée, figée dans l'imitation du passé.

Nombreux sont les grands noms qui s'illustrent dans ce type d'écrits.

Les romantiques ne sont pas en reste dans cette aventure. Ils tentent, avec leur sensibilité propre, de créer une littérature qui exprime la réalité de l'être pris dans le groupe. C'est principalement l'œuvre des écrivains du Mahjar (Émigration), exilés outre-Atlantique pour des raisons économiques ou politiques. Leurs écrits se font l'écho d'une violente et irréfragable aspiration à la liberté. Liberté, avant tout, de l'individu pris dans les contraintes sociales qui l'enchaînent dans les pays arabes. Jubran Halil Jubran (1883-1931) joue un rôle de premier plan, et il est le père du fameux « Vos enfants ne sont pas vos enfants » (*al-Nabi* [*Le Prophète*], initialement rédigé en anglais) dont la célébrité dépasse largement le cadre du monde arabe. Dans son roman *Al-Ajniba al-mutakassira*, il s'attaque à la structure sociale du Liban du début du siècle et condamne les traditions désuètes qui continuent de la régir. Jubran est suivi par un autre Libanais, Miha'il Nu'aymah. Considéré comme l'initiateur de la nouvelle en langue arabe avec *Sanatuba al-jadida* (publiée en 1914), ce dernier oriente l'écriture romantique vers une réflexion plus générale sur l'homme. Le mouvement connaîtra son apogée dans les années 1920, avant d'être supplanté par d'autres courants littéraires. Il est cependant indéniable que les romantiques ont ouvert des voies nouvelles et fécondes à la prose. En plaçant l'homme au centre de l'œuvre, ils lui ont donné un statut essentiel et doté la langue d'un outil expressif renouvelé en accordant droit de cité au langage du cœur. Ardents défenseurs de la liberté, l'appel qu'ils ont lancé n'a cessé de retentir dans la littérature arabe jusqu'aujourd'hui.

Le courant le plus représentatif de ce siècle est cependant *le réalisme*, avec les nuances propres à chaque auteur. Il parcourt toute la période, témoin des soubresauts d'un monde qui se cherche, miroir des crises politiques et sociales qui n'ont cessé de le secouer, image des espoirs qui l'animent. Mais aussi lieu où se précise le contour d'une identité arabe que la littérature contribue à cerner. Cette identité se révèle d'abord dans une confrontation fondamentale avec l'Occident. Le problème, crucial pour la génération des écrivains de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, est aussi au centre de l'œuvre de l'écrivain soudanais al-Tayyib Salih (né en 1929), qui traite des rapports que peuvent entretenir les Soudanais avec la culture anglaise. Vont-ils y trouver un enrichissement ou y perdre leur âme ? La recherche des racines parcourt la littérature d'un bout à l'autre de son histoire. Elle se cristallise, dans un premier temps, autour de l'affirmation de la supériorité morale de l'Orient face à la supériorité technique de l'Occident. Mais le débat s'est maintenant déplacé. C'est à l'intérieur d'eux-mêmes que les écrivains arabes se cherchent, et c'est par un nouveau regard porté sur ce qui est leur qu'ils tentent de se définir.

En plus d'un siècle, les terrains de lutte ont évolué, les espérances dans l'avenir aussi. La littérature parle ainsi différemment de son premier objet : la situation de l'être arabe dans le monde moderne. La montée du nationalisme arabe et les luttes d'indépendance avaient suscité l'espérance en des lendemains heureux, et vu l'ascension du héros positif, de l'être exceptionnel qui inaugurerait l'ère du bien-être social, de la libération nationale et du renversement de l'opprimeur. Cette tendance était d'autant plus générale qu'elle était relayée par un discours dominant, le plus souvent d'obédience marxiste, et que le modèle du réalisme socialiste trouvait un écho favorable parmi les écrivains arabes. Le Syrien Hanna Minah (né en 1924) est un exemple remarquable de cette fidélité à un espoir depuis qu'il a commencé à publier en 1954. Mais la foi dans un avenir meilleur a maintes fois été déçue. L'indépendance, souvent durement acquise, est chère à faire fructifier. Et elle n'est que partielle. Demeure l'épine palestinienne qui alimente les amertumes.

## 1967... et la littérature égyptienne

1967 est à ce titre une date clé. Elle porte un coup fatal à l'espoir dans l'avenir qui apparaissait en filigrane de l'évocation des tragédies présentes. L'écrivain égyptien Najib Mahfuz (né en 1911),

dont l'œuvre a été couronnée par le prix Nobel de littérature en 1988, a un parcours assez représentatif des évolutions que connaît la littérature pendant toute cette période. Comme les écrivains de sa génération, ses premiers écrits sont fortement influencés par les grandes causes qui animent le monde arabe : le nationalisme, la modernisation des structures et des modes de pensée... D'expression réaliste, son œuvre constitue une grande fresque de la vie du peuple égyptien et des quartiers du Caire, lieux où se noue le destin du pays et où s'affirment non seulement les modèles traditionnels d'existence mais aussi la solidarité collective et la conscience nationale. La trilogie qui rendra Najib Mahfuz célèbre (*Bayn al-qasrayn*, *Qasr al-chaŋq* et *Al-Sukkariyya*, du nom des quartiers où se déroule l'action) retrace ainsi la fin d'une génération d'hommes du passé et la montée d'une jeunesse enthousiaste, politisée et qui porte en elle les espoirs de changement. Les personnages de Mahfuz sont exemplaires mais pas stéréotypés. Ils portent un message d'optimisme : le monde change et évolue vers plus de respect de la personne humaine (notamment de la femme), vers une prise de conscience politique, vers une plus grande moralisation des relations sociales. Les liens de famille ou de voisinage, solides, assurent la cohésion du groupe. Les choses changeront ultérieurement.

Comme Taha Husayn ou Mahmud Taymur, Mahfuz cesse momentanément d'écrire avec l'arrivée au pouvoir, en 1952, des Officiers libres (incarnation des aspirations progressistes), témoignant, s'il en était encore besoin, de l'engagement jamais démenti de la littérature dans l'histoire. Mais, pour que la littérature existe, cet engagement ne peut être synonyme d'une adhésion inconditionnelle à un modèle idéologique établi. Najib Mahfuz rompt le silence en 1959 en publiant un roman iconoclaste, *Awlad Haratina*, dont l'écriture préfigure le symbolisme de la période suivante. La littérature se choisit ainsi une parole libre, trop libre au goût du discours dominant : le roman est interdit aujourd'hui encore en Égypte.

À partir de 1967, la contestation se radicalise et prend un nouveau visage. La critique du fonctionnement social, celle notamment du statut de la femme - menée par des femmes (Nawal al-Sa'dawi, Layla Ba'albaki), mais aussi par des hommes (Muhammad Husayn Haykal, Ihsan 'Abd al-Quddus) -, ou celle des tabous séculiers qui contraignent l'homme (Jubran, Tamir), laisse la première place à la contestation politique, de plus en plus exacerbée à mesure que les secousses de l'histoire ébranlent les espoirs arabes d'une nation unie et en paix. Il ne suffit pas de combattre l'ennemi extérieur (Israël, l'impérialisme étranger, etc.), il faut aussi lutter à l'intérieur, contre un pouvoir politique plus désireux d'asservir le peuple et de le priver de liberté pour assurer son pouvoir que de libérer la Palestine. La nouvelle, à qui les frères Taymur avaient donné ses lettres de noblesse, détrône alors le roman. Par sa structure même, elle semble mieux se prêter à l'expression du cri douloureux que lance l'écrivain arabe. Le réalisme perd aussi du terrain pour céder la place à une écriture violente, chargée de symboles, travaillée en profondeur par les thèmes de l'angoisse et de l'absurde, parfois surréaliste. C'est le cas notamment d'écrivains confirmés comme Najib Mahfuz, mais aussi d'auteurs plus jeunes (Zakariyya Tamir, Jamal al-Gitani, Majid Tubya, Sun' Allah Ibrahim). Les nouvelles décrivent un monde déchiré, asservi, dans lequel les personnages, opprimés, isolés et sans défense, endurent cruauté et injustice. Un monde où la raison du plus fort est poussée jusqu'à l'absurde. Tout espoir en est absent, et rien ne peut entraver la marche vers la mort et la souffrance.

Les techniques narratives se prêtent elles aussi à de nouvelles investigations. Jamal al-Gitani (né en 1945) est un des principaux acteurs de ce renouvellement. La fiction ne s'appuie plus sur l'histoire pour en fournir une image directement lisible, mais génère sa propre histoire tout en se donnant l'apparence d'objectivité du document. Le récit se pose comme une évocation historique, mais les événements relatés ne sont pas identifiables hors du texte. L'auteur adopte un langage proche du style documentaire et mêle à la narration proprement dite des sources externes, sans souci d'anachronisme. Le récit ainsi quadrillé et fragmenté se présente comme un puzzle dont chaque partie du texte constitue une pièce. Dans *Hitat al-Gitani*, l'écrivain va plus loin et, par le jeu de la ponctuation notamment, fait éclater le cadre de la phrase. Le récit devient une suite

d'événements juxtaposés, séparés seulement par des virgules. La langue transmet l'image d'un monde qui a perdu ses anciens repères, et ne semble pouvoir exprimer que des faits bruts, sans lien entre eux. Quant au narrateur, il se fait aussi discret que possible, du moins en apparence.

Depuis la fin des années 1970, le roman revient en force et l'emporte sur la nouvelle. Les causes de ce phénomène sont diverses : victoire relative de 1973, montée des valeurs consuméristes parallèlement à la chute des idéologies précédentes, bouleversements politiques, etc. L'identité arabe s'est forgée dans la contestation et dans les luttes, et l'homme arabe poursuit sans relâche, dans la littérature, son combat pour la liberté. Mais les prosateurs arabes éprouvent le besoin de prendre du recul par rapport à l'actualité, sans pour autant se désengager de la réalité. Le roman se prête mieux à ce genre d'investigation. Dans son roman *Al-Zayni Barakat*, Jamal al-Gitani revit la période qui précède l'arrivée des Ottomans en Égypte. À travers sa minutieuse analyse des mécanismes d'oppression et de mise au pas des sujets du pouvoir mamelouk se dessine une réflexion sur les temps présents et sur les fonctionnements politiques des gouvernements actuels.

Une nouvelle tendance cependant apparaît. Le regard que les écrivains contemporains portent sur le monde passe par l'homme pris dans sa singularité. L'écriture évolue vers l'intériorité, abandonnant la peinture sociale réaliste. La frontière entre le réel, d'une part, et la vision intérieure ou onirique, d'autre part, est très souvent dépassée ou simplement ignorée, créant une atmosphère d'ambiguïté et d'interrogation qui tranche avec la clarté (et parfois même le dogmatisme) du réalisme dans les périodes précédentes. Le personnage ne se donne plus à voir dans la transparence de ses déterminations sociales. Il transmet une nouvelle image du monde actuel et de l'homme envisagé dans sa réalité profonde, intérieure, c'est-à-dire dans ses contradictions ou ses interrogations. De la même façon que le monde ne se lit plus aussi aisément qu'avant, l'être de fiction apparaît désormais comme un être opaque, difficile à déchiffrer. Il tend à se dégager de son modèle social pour acquérir une certaine autonomie. Ce n'est plus le groupe, incarné dans des personnages exemplaires, qui est au centre du texte littéraire, mais l'homme avec ses faiblesses, ses hésitations, ses aspirations propres. Il tente désormais de se définir hors du réseau de ses relations sociales. Les écrits récents de l'Égyptien Edouard al-Harrat (né en 1926) et du Syrien Haydar Haydar (né en 1936) illustrent cette tendance. Dans *Rama wa-l-tinnin*, Edouard al-Harrat installe le récit dans un monde particulier, celui de l'âme en quête de l'amour absolu mais aussi de soi-même, à travers l'Autre qu'elle cherche à découvrir. L'être ne se détermine plus face aux événements extérieurs, mais face aux émotions, désirs et frustrations qui le constituent. Ainsi, l'œuvre littéraire n'est plus portée par une interrogation sur la société comprise comme groupe unifiant. Elle apparaît comme un voyage à travers l'être humain qui veut exister comme individu, c'est-à-dire comme entité indépendante et irréductible à toute autre. Pris dans une suite d'événements qu'ils ne peuvent maîtriser, les personnages cherchent l'harmonie en eux-mêmes. Ils dressent par là même - de façon implicite - un constat d'impuissance de la collectivité à assumer le bonheur des êtres singuliers. Les écrivains que nous avons cités sont encore isolés ; l'avenir nous dira s'ils ne préfigurent pas la tendance dominante des années qui viennent.

© Encyclopædia Universalis 2005, tous droits réservés

### **Une référence pour prolonger :**

A la découverte de la littérature arabe : Du VI<sup>e</sup> siècle à nos jours [Poche]  
Heidi Toëlle (Auteur), Katia Zakharia (Auteur)  
« Champs Essais » Flammarion – 2009, 388 p.



## II. Abbas al-Aswany : littérature et critique de l'islam

### Biographie

Né dans une famille intellectuelle, d'un père écrivain - Abbas al-Aswany -, il a fait ses études secondaires dans un lycée égyptien de langue française et a également étudié la chirurgie dentaire aux États-Unis, à l'université de l'Illinois à Chicago.

Il contribue régulièrement aux journaux d'opposition et est proche des intellectuels de gauche, en particulier de Sonallah Ibrahim. Il se dit indépendant des partis politiques mais est l'un des membres fondateurs du mouvement d'opposition « Kifaya » (Ça suffit) qui réclame des élections présidentielles réellement libres.

Son roman *L'Immeuble Yacoubian*, paru en 2002 est un véritable phénomène d'édition dans le monde arabe et est rapidement traduit dans une vingtaine de langues, en plus de faire l'objet d'adaptations cinématographique et télévisuelle. Il décrit la vie foisonnante d'un édifice autrefois grandiose du centre-ville du Caire, où les habitants font face à la corruption oppressante du régime et à la montée de la pression islamiste. Il enchaîne avec le roman *Chicago*, paru en 2006, qui dépeint la vie des étudiants arabes aux États-Unis après les événements du 11 septembre 2001. Ce livre connaît également un énorme succès de vente.

Bien qu'idéologiquement proche d'écrivains de gauche comme Sonallah Ibrahim, Alaa al-Aswany adopte un style réaliste et direct, qui le rend intelligible à un lectorat très large, sans sacrifier la puissance du récit. Son habileté à capturer la vie foisonnante de l'Égypte dans toute sa diversité a amené des comparaisons au Prix Nobel de littérature Naguib Mahfouz.

En 2010 il publie un nouvel ouvrage intitulé "لماذا لا يثور المصريون؟" que l'on pourrait traduire par "Pourquoi les Égyptiens ne se révoltent-ils pas?"<sup>1</sup> Cet ouvrage n'est pas un roman mais un recueil d'articles de presse rédigés par l'auteur jusqu'en 2008. Il y traite notamment des problèmes politiques auxquels est confrontée l'Égypte, ainsi que la situation politique d'autres nations arabes.

En 2011, il prend une part active à la révolution égyptienne de 2011, s'illustrant notamment le 2 mars 2011 dans un débat télévisé contre le premier ministre par intérim nommé par Moubarak Ahmed Chafik<sup>2</sup>. Ce dernier démissionnera le lendemain.

### Critique de l'islam

"Ce n'est pas seulement une question d'hypocrisie ou d'ignorance. Le fond du problème est que bien des gens se font une conception erronée de la religion, qui valorise les aspects visibles de la religiosité. Cette prétendue religion est confortable parce qu'elle ne demande pas d'effort, ne coûte pas cher, se limite à des slogans et à des apparences, et donne un sentiment de paix intérieure et de satisfaction de soi. Les vrais principes de l'islam en revanche – justice, liberté et égalité – vous font courir le risque de perdre votre salaire, votre situation sociale et votre liberté. Ceux qui ont adopté cette prétendue religion jeûnent, prient, saluent à la manière musulmane et imposent à leurs épouses le hijab (voile des cheveux) et le niqab (voile du visage)"

"Le régime saoudien a dépensé des milliards de dollars afin de propager la conception wahhabite (fondamentaliste) de l'islam, une conception qui mène inévitablement à pratiquer une religion de pure façade (ceux qui le contestent devraient regarder l'énorme hiatus entre le discours et la réalité en Arabie Saoudite). Sur les chaînes satellitaires saoudiennes, des dizaines d'hommes de

religion parlent vingt-quatre heures sur vingt-quatre de questions religieuses, mais jamais du droit des citoyens à élire leurs gouvernants, ni des lois d'exception, ni de la torture et des arrestations arbitraires. Leur pensée ne s'attarde jamais aux questions de justice et de liberté. En revanche, ils se vantent d'avoir réussi à mettre le voile à une femme. Comme si Dieu avait révélé l'islam dans le seul but de couvrir les cheveux des femmes, et non d'établir la justice, la liberté et l'égalité."

"L'islam dans toute sa grandeur avait poussé les musulmans à faire connaître au monde l'humanité, la civilisation, l'art et la science. Mais la tartuferie nous a menés à toute cette ignominie et à cette misère dans laquelle nous vivons."

## Le bon docteur El Aswany

*A l'occasion de la sortie de son roman « Chicago », rencontre avec un auteur qui « soigne » ses personnages.*

On aimerait avoir un tel dentiste. Chaleureux, prévenant, courtois, jovial. Depuis vingt-quatre ans qu'il exerce, ses patients l'appellent simplement «bon docteur Alaa». En dispensant les soins, il écoute attentivement, mémorise des anecdotes, concocte de petites histoires sur la misère humaine. Comme d'autres médecins avant lui - Céline, Michaux, Tchekhov ou Segalen - l'Egyptien Alaa El Aswany a une autre vocation: l'écriture. Longtemps publié à compte d'auteur, il songeait sérieusement à quitter son pays il y a trois ans.

Révélé par L'immeuble Yacoubian, écoulé en France à plus de 150 000 exemplaires, le docteur El Aswany a fini par s'imposer comme écrivain - qui plus est d'envergure internationale. Traduit en dix-neuf langues, l'auteur le plus lu d'Egypte est surtout fier d'avoir signé pour le monde arabe avec l'éditeur de Naguib Mahfouz, son modèle. Adapté au cinéma, son premier roman a également fait l'objet d'une série télévisée. Mais El Aswany n'est pas l'homme d'un seul livre. Achevé fin 2006, Chicago a battu en Egypte les records de L'immeuble Yacoubian (publié en 2002 dans le pays) et les droits audiovisuels sont déjà vendus. Malgré le succès, le cinquantenaire garde la tête sur les épaules, qu'il a solides. Il a conservé son cabinet du Caire et pratique toujours, même si les voyages de promotion l'éloignent de sa source d'inspiration.

L'homme, au regard pétillant, au timbre doux, nous reçoit dans un café parisien. «J'ai appris le français et l'arabe en même temps, au jardin d'enfants», tient à préciser cet admirateur de Camus et Molière, traducteur du Spleen de Paris de Baudelaire en langue arabe. D'où son français impeccable - et sa joie d'avoir réussi à séduire «des lecteurs aussi exigeants» que ceux de l'Hexagone. Gageons qu'il ne les décevra pas avec Chicago: on y retrouve cet art d'ausculter les maladies du monde arabe contemporain, transplanté cette fois au pays de George Bush.

## De l'influence du microscope sur l'écriture romanesque

El Aswany a eu le loisir d'observer la vie américaine («cette machine qui écrase les plus faibles») et la communauté étrangère de la métropole, où il étudia la médecine trois ans durant. «L'utilisation du microscope a influencé mon écriture. J'ai appris la précision!» La discipline également. Il écrit quatre heures par jour, à l'aube. Son nouveau roman lui a demandé trois ans. Influencé par Les caractères de La Bruyère, il considère la création des personnages comme l'étape la plus difficile: «Je les travaille beaucoup, je mets plein de petits détails... A la fin, je les vois, ils ne sont plus imaginaires. C'est le grand moment de la littérature, quand je ne les contrôle plus.» Les classiques russes ou sud-américains sont une autre source d'inspiration: «Dostoïevski, c'est le patron. Et j'ai appris l'espagnol pour lire García Márquez dans le texte.» Afin de coller à la réalité, cerner une atmosphère, l'écrivain du Nil emploie une méthode américaine, la «novel research». Il a fréquenté

les bars les plus dangereux du Caire, quitte à éveiller les soupçons de la police.

El Aswany écrit des articles en faveur de la démocratie mais refuse d'adhérer à un parti politique. «L'écrivain en est lui-même un. Mais il faudrait que la littérature soit évaluée pour son niveau artistique, non pour ses idées, ce qui n'est pas toujours le cas.» Membre du front démocratique Kefaya («Ça suffit!»), qui rassemble communistes, islamistes et libéraux, l'auteur tient par-dessus tout à son indépendance. «J'ai gagné ma vie pendant vingt ans en tant que dentiste. Chez nous, un écrivain n'est pas payé sur la vente des livres. Naguib Mahfouz n'a gagné de l'argent qu'à la fin de sa vie (grâce au prix Nobel en 1988, NDLR). Il n'y a pas de système de droits d'auteur dans le monde arabe. Les dictatures n'ont pas l'intention d'en créer un, ce serait encourager les écrivains à être indépendants, donc à parler librement...»

Au Koweït, la librairie Virgin a dû fermer ses portes après la mise en vente de *Chicago*, sous la pression des fanatiques wahhabites, critiqués dans le roman. L'auteur le prend avec philosophie: «Ces réactions sont intéressantes. Les intellectuels s'en sont mêlés.» Il enchaîne cigarette sur cigarette mais ne se plaint de rien: «L'écriture est le rêve de ma vie.» Son père, disparu quand il avait 19 ans, était dramaturge et romancier. Lauréat du prix de Littérature de l'Etat égyptien pour avoir utilisé une forme de poésie arabe oubliée, il ne fut jamais publié en France. Enfant unique, El Aswany confie: «C'était mon professeur. Il était très libéral. J'étais attaché à lui.» Après cette perte, le jeune Alaa rencontre un père de substitution, selon ses propres termes: «Il écrivait dans des journaux. Ses secrétaires lui servaient de maîtresses. Il n'était pas croyant mais très courageux devant la maladie. Je me suis occupé de lui jusqu'à sa mort.» Cet homme, Abd Alal, lui inspira le mémorable héros de *L'immeuble Yacoubian*, Zaki Dessouki. Quant au nom de Yacoubian, il symbolise la communauté arménienne, «le meilleur exemple d'intégration dans mon pays. Comme ce fut le cas à Alexandrie, ville cosmopolite d'où ma mère est originaire. Le cinéma égyptien y est né.» Un cosmopolitisme dont il a la nostalgie, quand l'interprétation de l'islam était plus tolérante. A l'époque - si bien décrite dans *Le quatuor d'Alexandrie* de Lawrence Durrell - l'Egypte prénassérienne brassait les cultures, sans distinction de nationalité ou de religion. El Aswany s'y réfugie en rêve quand il compose ses romans: «Je ne peux pas écrire sans musique. J'écoute seulement Oum Kalsoum, ou Edith Piaf. Elles ont beaucoup de points communs.» On comprend mieux comment le «bon docteur Alaa» parvient à mener ses histoires à la manière d'une danse, douloureuse et tendre.

L'Express 01/11/2007

[http://www.lexpress.fr/culture/livre/le-bon-docteur-el-aswany\\_813127.html](http://www.lexpress.fr/culture/livre/le-bon-docteur-el-aswany_813127.html)

## Extraits d'une interview à l'occasion de la sortie de "Chicago"

*Vous construisez une complexité sociale à partir de personnages assez simples...*

Après avoir publié deux recueils de nouvelles, j'ai travaillé pendant dix ans pour apprendre à écrire un grand roman. J'ai découvert qu'il n'existe pas de formule, de grande leçon qu'il suffit d'apprendre. Il faut trouver son propre chemin, sa propre méthode. Ce sont les personnages qui comptent le plus pour moi. Lorsque je les crée, j'imagine tous les détails de leur vie, jusqu'au plus insignifiant, comme la marque des cigarettes qu'ils fument. Il s'agit de les sortir de l'imaginaire. Alors arrive le grand moment de la littérature, quand je découvre que je n'ai plus le contrôle sur mes personnages. Je n'invente plus, je décris ce que j'observe sur l'écran de mon imaginaire. C'est le signe que je tiens un roman vivant, et pas des personnages qui présentent des idées. Au final, vous trouverez des idées sur la société, sur la politique, sur la dictature, mais de la même façon

que l'on trouve ces idées dans la vie quotidienne.

***Diriez-vous que votre formation scientifique joue un rôle dans cette distanciation, dans la neutralité de l'énonciation ?***

Ecrire a toujours été le rêve de ma vie. Mon père était également écrivain et l'écriture était dans l'air chez nous. Mais il fallait trouver un métier parce qu'on ne peut pas vivre de la littérature dans le monde arabe. Devenir dentiste m'a permis d'être un écrivain indépendant, de ne pas être payé par le gouvernement égyptien. Et puis c'est une fenêtre, cela me permet d'avoir un contact humain avec les gens. En médecine, il faut savoir identifier la maladie, et faire la différence avec les complications. Cela requiert des facultés d'analyse importantes pour la fiction. De plus, j'ai rédigé une thèse d'histologie, pour laquelle j'ai étudié le pouvoir de vision. Dans un microscope, selon le pouvoir de vision, on voit des choses différentes. Dans la vie, on observe le même phénomène. La vérité est toujours fonction de la distance.

***Vos personnages sont-ils caractéristiques des Egyptiens ?***

Je pense qu'on ne peut tirer de conclusion sur une société à partir d'un roman, parce que le romancier et le sociologue s'intéressent à la même chose, mais avec des moyens différents. Je ne présente pas des modèles d'Egyptiens mais des caractères. Seule la sociologie présente des modèles. Le romancier s'inspire de la réalité mais l'image qu'il renvoie est unique. Si je voulais écrire un roman qui soit un miroir social, il faudrait équilibrer les choses et cela tuerait la littérature. J'ai été attaqué par les fanatiques en Egypte pour avoir présenté un modèle de femme voilée qui tombe amoureuse, qui paie le prix de sa grande intelligence. On en a déduit que j'étais contre le voile. C'est très dangereux, car je suis simplement du côté de la liberté individuelle. J'ai découvert après avoir fini le roman que le problème de l'écrasement de la dignité par des systèmes injustes existe des deux côtés, qu'il s'agisse de la dictature ou du capitalisme qui écrase les faibles.

***Votre roman repose sur trois piliers : l'amour, la religion et la politique...***

Il y a une définition du roman que j'aime beaucoup. Le roman est une vie sur le papier qui ressemble à la vie quotidienne, mais qui est plus significative, plus profonde et plus belle. Si vous produisez cette vie sur le papier, vous y trouverez toujours ces trois sujets, parce qu'ils nous influencent au quotidien. Dans la situation politique des années 1960 par exemple, cette conversation aurait été différente. Le sexe dans la littérature n'est plus seulement un plaisir et un tabou, c'est une manière de s'exprimer, de communiquer avec les autres. On fait l'amour pour différents motifs. Parfois parce qu'on est désespéré ou en colère, parfois pour découvrir l'autre. Il existe beaucoup de langages humains cachés par le langage parlé...

***Croyez-vous que politique et religion sont dissociables en Egypte ? Est-ce que la corruption ou l'oppression politique sont des problèmes que l'on peut envisager sans considérer la question religieuse ?***

Oui, je crois que c'est possible. L'Egypte a été influencée par le wahhabisme, une interprétation très fermée de l'islam originaire d'Arabie saoudite, qui mélange religion et politique. Ce n'était pas le cas jusqu'aux années 1970. Dès le début du XIXe siècle, l'état civil est apparu en Egypte. Le combat contre l'occupation anglaise qui a duré 90 ans était une lutte laïque. Il y a vingt ans, j'ai lu les textes des trois principales religions. Je me suis rendu compte qu'elles disent toutes la même

chose. Ce qui pose problème, c'est l'interprétation qu'on en fait. L'église catholique a donné au monde des valeurs très humaines d'amour et de tolérance. Mais c'est cette même église qui a fait l'Inquisition. L'islam ne fait pas exception. Son interprétation en Egypte était très tolérante et civilisée. C'est pour cela que la société égyptienne est si cosmopolite. Mais il y existe aussi cette interprétation dangereuse qu'est le wahhabisme. C'est quand une religion pense détenir la vérité que commencent les problèmes.

#### **Evene**

<http://www.evene.fr/livres/actualite/interview-alaa-el-aswany-chicago-yacoubian-974.php>

### III. L'Immeuble Yacoubian

#### Les lieux visités par un journaliste

Le centre du Caire, organisé à l'européenne autour d'un grand rond-point, ouvre sur une étoile d'enfilades d'immeubles, sales et décrépits. Des chefs-d'oeuvre architecturaux du tournant du XIXe siècle, de la belle époque coloniale et dominatrice. Grande porte de vitrail mal en point, vaste entrée de marbre.

Au centre, l'ascenseur d'origine, une petite cabine de bois dans une cage de fer forgé aux jolies frises, et un système de poulies électriques, aux allures par trop... d'origine. De chaque côté, en tourbillon, de vastes escaliers de marbre quelque peu affaissés. De hauts plafonds, des lustres qui n'ont plus de lustre que le nom. Aux étages, d'immenses appartements haussmanniens, en mauvais état. Mais sous la patine crasseuse, un monde de beauté qui pourrait encore être sauvé. Au-dessus de la porte d'entrée, des lettres d'alphabet latin formaient le nom de N. Yacoubian.

L'immeuble Yacoubian existe donc véritablement, je l'ai vu. Dans le roman d'Alaa El Aswany, il est le personnage central. Construit en 1934 par le millionnaire Nichan Yacoubian, président de la communauté arménienne d'Égypte, l'immeuble est à l'époque, et jusqu'à la révolution, celui de la belle société qui peuple les dix étages luxueux dont les fenêtres sont ornées de statues de pierre. Après 1952, il est un temps habité par les militaires, nouveaux barons de la société. Puis par toutes sortes de petites gens plus ou moins déçus, plus ou moins pauvres. Tout en haut, sur le toit, la terrasse, peuplée par les plus misérables, qui ont fait des cabanons qui autrefois servaient de buanderies leurs maisons de fortune.

France-Isabelle Langlois 15 juillet 2006 - Le Devoir de Montréal

<http://www.ledevoir.com/culture/livres/113723/roman-etranger-l-immeuble-yacoubian-miroir-de-l-egypte-de-la-rue>

#### Un microcosme pour décrire la société égyptienne

Avec L'Immeuble Yacoubian, Alaa El Aswany réussit le tour de force de dresser un portrait convaincant de la société égyptienne à partir d'un microcosme : les habitants d'un immeuble du centre-ville du Caire qui donne son titre au roman.

Chronique réaliste digne d'un feuilleton populaire, dans la lignée de Naguib Mahfouz et

d'Honoré de Balzac, le roman d'El Aswany est une comédie humaine à la mode égyptienne, dont les habitants de l'immeuble sont les protagonistes. Ici, la misère côtoie la cupidité, la corruption est sœur de la violence, les préjugés sociaux et sexuels entravent la liberté des individus, tandis que l'islamisme radical gagne les cœurs d'une jeunesse pauvre et désœuvrée.

Après la révolution nassérienne et sous la dictature de Moubarak, les splendeurs cairottes du début du XXe siècle paraissent d'un autre âge. Le constat social d'El Aswany est sans appel : le régime de Moubarak a conduit l'Égypte à la faillite, aussi bien sociale que morale.

L'auteur se garde bien, en revanche, de juger ses personnages, victimes d'une société à la dérive : Taha, rejeté de l'école de police à cause de ses origines modestes, qui rejoint les rangs des étudiants islamistes ; Boussaïna, fille d'immigrés ruraux, qui s'éprend de Zaki Bey, un aristocrate déchu érotomane ; Hatem, rédacteur en chef d'un journal francophone, qui entretient une passion sexuelle avec Abdou, un conscrit nubien pourtant père de famille ; Azzam, un affairiste trafiquant de drogue qui finance les imams et profite de la corruption des hommes politiques.

Totale réussite, L'Immeuble Yacoubian dresse un diagnostic sans concession des déchirures de la société égyptienne. C'est sans doute la raison de son immense succès sur les bords du Nil : 100 000 exemplaires ont été écoulés en quelques mois, alors qu'un roman ne dépasse guère les quelques milliers de copies en Égypte. Depuis, un film populaire, qui sort en salles en France fin août, a été tiré de ce livre phénomène. Avec son Immeuble Yacoubian, Alaa El Aswany est parvenu à toucher le cœur des Égyptiens. Le miroir qu'il leur tend est aussi juste qu'humain. Et son roman nous aide à mieux comprendre la complexité du monde musulman à l'heure de la montée de l'islamisme.

### ***Guide du Routard***

[http://www.routard.com/mag\\_livre/391/1\\_immeuble\\_yacoubian.htm](http://www.routard.com/mag_livre/391/1_immeuble_yacoubian.htm)

## **Le troubadour du petit peuple cairote**

*Avec un talent de conteur exceptionnel, Alaa El Aswany renvoie dos à dos corruption et extrémisme. Un livre drôle et inspiré.*

Estampillé «phénomène littéraire», L'immeuble Yacoubian est traduit en français quatre ans après sa publication en Égypte, où il a remporté un succès sans précédent. Écoulé à plus de cent mille exemplaires au Moyen-Orient, ce tapis volant de l'édition sort directement en format de poche aux États-Unis et vient d'être adapté pour le grand écran (c'est le plus gros budget du cinéma arabe), après avoir déclenché bien des polémiques.

Au Caire, peuplé de nouveaux riches, de grands bourgeois déçus et de petites gens aux espoirs déçus, l'immeuble Yacoubian est un symbole de l'ère nassérienne. Mais il cache mal la réalité contemporaine: une immense misère sociale, morale et sexuelle. Ce bâtiment en putréfaction sert de prétexte à une truculente galerie de portraits. On n'est pas loin de García Márquez, toutes proportions gardées car la prose égyptienne ne fait pas dans le lyrisme baroque. L'héritage de Naguib Mahfouz, autre Prix Nobel, est également palpable. L'auteur ne juge jamais ses personnages, il n'est pas dénué d'affection pour eux, mais il les laisse s'enliser dans leur quotidien - celui du Moyen-Orient en général et de l'Égypte actuelle en particulier. Zaki Dessouki, le héros du livre, est un aristocrate ruiné par le pouvoir, un vieil obsédé sexuel, nostalgique d'une époque où la liberté et le cosmopolitisme avaient droit de cité. Les habitants de la rue l'adorent. Il est à l'image du pays: décadent. Les Égyptiens, qui ont un humour et une ironie bien à eux (la nokta), ne sont pas dupes: ils savent ce qu'ils doivent au colonel Nasser (une oligarchie d'apparatchiks calquée sur celle des Soviétiques), au président Hosni Moubarak (tête de Turc d'Alaa El Aswany)

et aux imams de la mosquée Al-Azhar.

Cette joviale satire a échappé, tout à fait par hasard, à la censure. D'où son succès, car politiciens, islamistes, policiers, affairistes et mafieux se retrouvent sur le même banc d'un tribunal populaire. Les tabous de la société égyptienne - sexe et religion, corruption et terrorisme - éclatent à la lecture de ce récit picaresque sans concession. Alaa El Aswany, fils d'un avocat écrivain, a de qui tenir. Mais il exerce la profession de dentiste. Ses patients lui auraient inspiré les histoires de son livre. Il doit leur tirer les vers du nez avec autant de succès qu'il arrache les dents. Son talent d'observateur et d'auditeur attentif en fait un merveilleux conteur. On rit beaucoup à la lecture de ce premier coup d'essai; parfois jaune, parfois gris en rencontrant une phrase de ce genre: «Quand il était rentré avec elle dans la salle de bains pour la laver lui-même, il avait découvert qu'elle était si pauvre qu'elle avait fabriqué des sous-vêtements avec des sacs de ciment vides.»

L'immeuble Yacoubian fait partie de ces romans qui se savourent d'une traite. El Aswany nous emporte dans le tourbillon de la rue cairote, peuplée de commis des deux sexes, de garçons de café, de cireurs de souliers, de mendiants et d'agents de la circulation. Que l'on ait déjà mis ou non les pieds en Egypte, on croirait sentir la poussière épiciée de la vallée fertile se déposer sur les épaules, entendre les trompettes des camions. L'immeuble Yacoubian réussit le tour de force d'être à la fois haut en couleur et terriblement sonore. On pourrait le comparer à un orchestre cairote, avec ses vieux joueurs de tablas chaussés de lunettes et sa pétulante chanteuse, si touchante derrière ses kilos de maquillage. Dans leurs ombres, à l'oud et aux baguettes, Alaa El Aswany, qui est à la littérature ce que Farid El Atrache fut à la musique populaire égyptienne dans les années 1940 à 1970: un troubadour expert en belly dance - une danse du ventre canaille, gouailleuse et entraînante. A l'époque, les cabarets du Caire n'avaient pas été fermés par les militaires sous la pression des imams. Le peuple pouvait encore s'amuser. Il le fait désormais en lisant L'immeuble Yacoubian. Et le plaisir est évident.

## Plaies d'Egypte

*De la corruption au tabou de l'homosexualité, Alaa el-Aswany, dentiste et écrivain sans peur, passe en revue les maux de son pays*

Alaa el-Aswany reçoit en blouse de coton bleu et à la nuit tombée dans son cabinet dentaire, havre fleuri perché sous les toits d'une tour de Garden City, au cœur du Caire. Son dernier patient parti, ce romancier égyptien raconte dans un français fluide l'épopée de *L'Immeuble Yacoubian*, récit fiévreux et truculent. Quand le dentiste cesse d'attaquer les caries à la roulette, il s'efface devant l'écrivain qui, avec une égale minutie, passe la plume dans les plaies d'Egypte. L'hypocrisie, la pudibonderie, les tabous intimes d'une société sclérosée, la corruption, l'affairisme, l'arrivisme et l'arbitraire: rien ne manque.

De la révolution nassérienne à nos jours, la mue de l'immeuble est avant tout celle des personnages qui l'habitent ou le fréquentent. Saisissante galerie de portraits. Voici Zaki, le vieil aristo qui s'agrippe, avec un touchant entêtement, aux ultimes lambeaux d'une splendeur moribonde; Boussaïna, la fleur sauvage flétrie par le vent du cynisme; Hatem, l'homo à la superbe trompeuse; Azzam, le faux bigot; El-Fawli, l'apparatchik cupide. Et surtout Taha, l'écolier méritant, recalé de l'académie de police par ostracisme social, et que son ardente soif de justice égare jusqu'au terrorisme islamiste.

La planète El-Aswany dérange. Sur les bords du Nil, plusieurs éditeurs se sont bornés à louer ce «grand manuscrit impubliable». D'autres ont vainement prié l'auteur de l'expurger de toute

référence à l'homosexualité. Et nul doute que le film ambitieux, en cours de tournage, attisera les braises de la polémique. Il n'empêche: publié en arabe et en anglais dès 2002, maintes fois réédité depuis, *L'Immeuble Yacoubian* a fait un carton au Moyen-Orient, région tiraillée entre la nostalgie d'un califat fantasmé et les élans de la modernité démocratique. Mecque culturelle déclinante, Le Caire sait encore conjuguer l'audace au présent. Et n'y renoncera pas tant que les dentistes y auront la dent dure.

*L'Express* – 02/09/2006

[http://www.lexpress.fr/culture/livre/l-immeuble-yacoubian\\_821058.html](http://www.lexpress.fr/culture/livre/l-immeuble-yacoubian_821058.html)

## La main sur le Caire

*On trouve tout dans «L'Immeuble Yacoubian», microcosme frénétique de la société égyptienne. Rencontre avec Alaa El Aswany, l'auteur d'un best-seller qui échappa à la censure.*

En plein coeur du Caire, l'immeuble. Une odeur de désinfectant flotte sur le palier. Au Caire, la chose est plutôt rare. Comme au bas de l'immeuble, où se pressent les voitures et les vendeurs de fruits assis sur leur carriole, on respire d'ordinaire dans la capitale égyptienne un complexe mélange de gaz d'échappement et de poussière, d'effluves alimentaires et de pisse de chat. Mais, au troisième étage, chez Alaa El Aswany, c'est le détergent qui domine. Rien de bien étonnant : Alaa El Aswany est dentiste. Dans son cabinet au bord du Nil défile au gré du jour toute une humanité terrorisée par les caries et les abcès dentaires. Pour décontracter ses patients, le dentiste leur parle. Il les écoute beaucoup aussi, et recueille, le temps d'un détartrage, le bruit, les rires et les tourments de leurs mondes. Avec sa cravate rouge dépassant de sa blouse blanche, sa roulette à portée de main et son allure débonnaire, Alaa El Aswany a l'air de tout, sauf d'un écrivain. Et pourtant, il en est un, et pas des moindres, boxant en catégorie poids lourds, du côté des phénomènes littéraires. En publiant en 2002 *L'Immeuble Yacoubian*, il a lâché une vraie bombe, qui, en échappant par miracle aux fourches de la censure, a secoué l'Égypte bien au-delà de ses prétentieux cénacles littéraires. Sexe, corruption, religion, la trinité des tabous est disséquée dans cette autopsie de l'Égypte contemporaine, à la fois drôle et cruelle. Édité et immédiatement épuisé, réédité, aussitôt traduit, piraté, ses droits achetés pour le cinéma, le roman est un succès sans précédent dans le monde arabe. A travers le Proche-Orient, plus de 100 000 exemplaires du *Yacoubian* circulent. A New York, Harpers and Collins s'apprête à sortir une édition en livre de poche. Le film tiré du livre le plus gros budget du cinéma arabe sort sur les écrans, après une avant-première applaudie au Festival de Berlin. Les vedettes égyptiennes se sont battues pour y tenir un rôle. Après d'humiliantes années de manuscrits refusés, l'extraordinaire aventure du *Yacoubian* a bouleversé la vie d'Alaa El Aswany.

Résumons donc le cataclysme. L'époque est imprécise, probablement l'orée des années 1990. *L'Immeuble Yacoubian*, construit dans les années 30 par le millionnaire du même nom pour héberger la crème de la société cairote, porte désormais les stigmates de la révolution nassérienne. Derrière la façade fatiguée aux moulures hellénisantes, les apparatchiks du nouveau régime et leurs femmes vulgaires ont succédé aux grands bourgeois. Sur le toit de l'immeuble de dix étages, les anciens débarras des appartements chic abritent une foule de miséreux, qui s'entassent et se disputent le moindre mètre carré. L'immeuble, jadis si luxueux, n'est plus que l'ombre de lui-même. Tout comme Zaki bey, l'un de ses derniers habitants historiques. Un vieux beau, aristocrate déchu et nostalgique, suceur d'opium érotomane, qui n'a pour seul plaisir que les coïts rarement



gratuits qu'il réussit encore à mener à bien à l'aide des piqûres de fortifiant que son serviteur, Abaskharoun, un copte infirme, lui inflige dans le postérieur. Lequel Abaskharoun, associé à son frère Malak, cherche par tous les moyens souvent peu scrupuleux à obtenir une chambre sur le toit du Yacoubian. Dans l'immeuble vivent aussi le bawab (portier) et son fils, Taha, étudiant méritant dont le plus grand rêve est d'intégrer l'académie de police. Sur le toit habite sa tendre amie Boussaïna, qui tente tant bien que mal de subvenir aux besoins de sa famille. Dans le Yacoubian, on croise aussi Hatem, l'intellectuel homo en quête du grand amour, ou encore Hagg Azzam, le businessman parvenu, cul-bénit magouilleur, qui tente de s'acheter un siège de parlementaire après avoir fait fortune dans le vêtement pour femme voilée.

La galerie de portraits est truculente, elle est on s'en doute le reflet même des strates et de l'évolution de la société égyptienne. Et, sans surprise, tout comme l'Egypte des années 90, les habitants du Yacoubian vont foncer tout droit dans le précipice. Zaki se fait dépouiller, Taha, interdit d'académie de police pour cause d'ascendance pas assez reluisante, vire islamiste armé, Boussaïna découvre qu'il est plus facile de lever la cuisse pour gagner sa vie que de trop préserver sa pudeur, etc.

L'écriture est efficace, mais pas exceptionnelle, les rebondissements sont soigneusement travaillés, et la chute du livre, tourne, sans surprise, au happy-end cinématographique. Pas de quoi faire une révolution littéraire, c'est vrai. Et pourtant. Etaler aussi crûment les turpitudes et les hypocrisies de la société égyptienne est certainement la première clé du succès du Yacoubian. On y parle sexe, on y parle vice, corruption et petits arrangements avec la morale. Tout ce qui fait l'Egypte contemporaine y est dit, dénoncé, moqué. Une liberté de ton que ce pays, rongé par la censure et la bigoterie, ne connaissait pas. D'autant que les ressemblances avec des personnages existants ou ayant existé ne sont peut-être pas si fortuites que l'auteur veut bien l'assurer. Certains noms, à peine modifiés, ne trompent personne, et les lecteurs égyptiens, effarés de tant d'audace, se sont délectés à mettre un visage connu derrière tel personnage de politicien véreux ou d'homme d'affaires pourri. Dans les hautes sphères de l'Etat, certains, paraît-il, s'en seraient étranglés de rage. «Tous les détails sont imaginaires», jure pourtant El Aswany, imperturbable. «Ce qui s'est passé avec ce livre est incroyable. Aucun éditeur ne voulait le publier, on me disait que c'était trop risqué. Puis une maison d'édition a osé, et le succès a été immédiat, dès que Gamal al Ghitany (écrivain et directeur d'Akhbar al-Adab, les Nouvelles littéraires, ndlr) a décidé d'en publier des extraits. Mon livre est devenu célèbre si vite que la censure ne pouvait plus prendre le risque de créer des problèmes.» Un petit vent de liberté soufflerait-il sur l'Egypte ? Rire jaune : «Il ne faut pas se leurrer. Ça ne signifie pas que la liberté d'expression existe. Ce qu'on a ici, c'est la liberté de bavarder. En gros, ce que nous dit le pouvoir, c'est vous écrivez ce que vous voulez, et moi, je fais ce que je veux.»

En ces temps de fin de règne en Egypte, Alaa El Aswany n'a d'ailleurs pas l'intention de se taire. Chaque mois, il balance dans la presse de gauche tout son mépris du régime. On le croise en marge des manifestations anti-Moubarak aux côtés de son ami, l'acide Sonallah Ibrahim, figure marquante de la littérature égyptienne, auteur, notamment, du fantastique Charaf (1), roman hallucinatoire sur l'état de l'Egypte. «Certains nous reprochent d'écrire et de faire de la politique, mais ça n'a rien de contradictoire. Le romancier est un citoyen, et moi je suis homogène.» Pour cet ancien élève du lycée français de Bab el-Louq, la chose a même une résonance toute particulière. «C'est avec la littérature française que j'ai connu ma première expérience démocratique. Et, à bien y réfléchir, la seule véritable, ajoute-il. En cours de français, nous avions comme profs de jeunes coopérants, Mai 68 n'était pas très loin, leurs méthodes d'enseignement étaient très novatrices. En début d'année, notre prof nous a proposé de voter pour les textes que nous avions envie d'étudier. C'était une expérience inimaginable. Nous sommes rentrés chez nous jeter un oeil aux textes, et le lendemain, nous avons procédé à un véritable scrutin, et le prof a respecté notre choix. Toute cette année-là, il n'y a pas eu le moindre problème de discipline dans cette classe.»

A cette époque, chez les Aswany, le salon ne désemplit pas. El Aswany père est écrivain, et chez lui se pressent tous les intellectuels du moment. Sur les rayonnages, les romans s'ajoutent aux poèmes. Le jeune Alaa, fils unique, se voit gratifier de listes de titres à lire. «J'ai dû attendre pour lire les auteurs russes. Mon père me trouvait trop jeune pour saisir toute leur complexité.» Depuis, dans son panthéon personnel, se mêlent Tchekhov, Hemingway et Garcia Marquez. Et La Bruyère, pour ses portraits, tout à côté des maîtres arabes, à commencer par Naguib Mahfouz. Avec le prix Nobel de littérature égyptien, Alaa El Aswany partage une profonde humanité pour ses personnages, victimes d'une société en déroute, d'un monde en faux-semblant, pourri sous son badigeon de respectabilité, tout comme la façade du Yacoubian. Du choix impossible de la jeunesse, qui se jette dans l'islamisme faute d'avenir, à la peinture sans anathème de la sexualité embrouillée des Egyptiens, Alaa El Aswany touche juste, là où d'autres préfèrent hurler avec les loups. «Je ne vais pas me mettre des limites. Des islamistes m'ont reproché d'avoir portraituré gentiment les homosexuels, et des marxistes m'en veulent d'avoir donné une image trop douce des fanatiques. Je suis nostalgique, car l'Egypte que j'ai connue enfant était plus ouverte et tolérante. Puis il y a eu la catastrophe.»

La catastrophe, pour Alaa El Aswany, c'est 1973, et le choc pétrolier qui va changer la face du Proche-Orient. Des millions d'Egyptiens sans le sou et souvent analphabètes partent travailler en Arabie Saoudite, noyée sous les pétrodollars, puis reviennent, riches mais pétris des rigoureuses normes de l'islam wahhabite. «Une interprétation intolérante et fermée, cingle El Aswany. En Egypte, avant, on faisait ce qu'on voulait, face à sa conscience. On pouvait boire ou aller à la mosquée, ou avoir une petite amie sans être marié. Mais le régime a laissé faire cette dérive intégriste, car c'était dans son intérêt. Avec ce courant-là, ce n'est pas la démocratie qui importe, mais plutôt de couvrir le corps de la femme, de lui interdire de conduire, d'interdire la bière. Mais, quand on est prince, bien sûr, on fait ce qu'on veut. Regardez où ça nous mène, tout ce manque de démocratie. Ici; on n'a pas le droit de faire de la politique, mais on ne peut pas fermer les mosquées. Et c'est là que certains jeunes se font embrigader. Alors que, s'ils pouvaient s'exprimer librement, ils débattraient sur la place publique et pourraient être confrontés à d'autres idées.» Gros soupir : Alaa El Aswany est de plus en plus fatigué de cette Egypte qui va mal. Le dentiste est tout sourire, mais l'écrivain montre les dents. Il déplaît aux plus puissants, et le sait. Avec le succès du Yacoubian, il est régulièrement l'objet d'attaques dans la presse, lui reprochant son manque d'inventivité ou sa supposée fortune. Certains, flairant la poule aux oeufs d'or, n'ont pas hésité à le poursuivre en diffamation, tels ces héritiers d'un tailleur voisin de la famille El Aswany, qui ont cru reconnaître leur géniteur sous des traits peu flatteurs dans le livre. Ça le vexa. Ça l'énerve. «Et en plus, je n'ai pas gagné tant d'argent que cela, avec le Yacoubian !» se défend-il, se perdant dans les méandres du droit d'auteur, des coûts d'adaptation au cinéma, auxquels, dit-il, il ne connaît rien, incapable de négocier un contrat alors qu'il peaufine son prochain roman. L'Egypte entière attend avec impatience de voir ses personnages sur grand écran. Alaa El Aswany esquisse un petit sourire gêné, et regarde son carnet de rendez-vous. Son prochain patient ne devrait plus tarder. Encore une bouche à explorer, encore une vie à écouter. De quoi nourrir encore cette écriture qui a giflé l'Egypte en lui tendant sans concession son reflet dans le miroir.

**GUIBAL Claude**

Libération 27/04/2006

<http://www.liberation.fr/livres/010146545-la-main-sur-le-caire>

**Une dénonciation sans concession**

Comment combattre la dictature, la corruption, le fanatisme islamiste, les injustices sociales, l'hypocrisie sexuelle, qui gangrènent le monde arabe et l'empêchent d'avancer ? L'immeuble Yacoubian, le roman d'Alaa El Aswany, est devenu un phénomène éditorial en Egypte depuis sa parution en 2002, avec plus de cent mille exemplaires vendus et un grand film qui a été présenté au Festival de Berlin en février 2006. Ce n'est pas un roman, mais une bombe politique. Sous le couvert de la fiction, l'auteur, dont la profession de dentiste l'amène à rencontrer tous les segments de la société égyptienne, offre ici une fresque éblouissante du quotidien ordinaire des hommes et des femmes en Egypte, depuis les plus pauvres – portiers, migrants ruraux, domestiques, etc. – jusqu'aux nouveaux riches, en passant par les aristocrates déchus par la révolution nassérienne, les étrangers installés au Caire, et... les islamistes, incontournables dans les sociétés arabes désormais.

Mieux qu'une dénonciation hargneuse de tous les maux qui frappent l'Egypte, comme ailleurs dans la région, l'auteur se borne à faire dire, à travers ses personnages, ce que tout le monde sait : la corruption phénoménale, le racket organisé par les hommes au pouvoir, jusqu'à leur chef suprême (ici le « Grand Homme ») ; les colossales et illicites fortunes réalisées par des hommes d'affaires qui mêlent trafics illégaux (drogue...) et business de façade ; le trucage des élections et les transactions financières faramineuses pour devenir candidat ; les injustices sociales qui n'ont pas disparu et qui bloquent les efforts des enfants de familles pauvres qui tentent, par leur intelligence et leur travail, de s'élever ; le droit de cuissage exercé par les patrons vis-à-vis de leurs jeunes employées dans un contexte de chômage aigu ; l'hypocrisie qui régit les mœurs sexuelles, avec des jeunes femmes qui accumulent les partenaires mais « restent vierges » ; ou la critique de l'opprobre jeté sur l'homosexualité, dans une société où elle est aussi répandue qu'ailleurs.

La politique et la sexualité sont ainsi les deux thèmes principaux autour desquels s'articulent les destins croisés – avec une remarquable maîtrise de l'art de la narration, et un sens du suspense digne des meilleurs feuilletons... égyptiens ! – de Zaki Dessouki, Boussaïna, Taha, Hatem, et les autres. Parler de sexe dès la page deux et aussi crûment tout au long du roman ; dénoncer les tortures et viols pratiqués lors des interrogatoires de police ; oser critiquer Nasser et sa révolution ; risquer une nostalgie pour la période coloniale, où le pays était « plus organisé » ; raconter par le détail les méthodes de recrutement des islamistes sur les campus et leur entraînement militaire jusqu'à leur fanatisme suicidaire : par ce roman énergique et enlevé, d'une richesse inouïe, Alaa El Aswany, qui signe son deuxième livre, fait une entrée fracassante sur la scène littéraire internationale.

Avec sa maîtrise parfaite à la fois de la dénonciation politique, sociale et de l'analyse psychologique fine des personnages, masculins et féminins, Alaa El Aswany s'inscrit dans la lignée des grands écrivains qui, tel Naguib Mahfouz, savaient qu'un roman peut plus que mille articles de journaux ou pamphlets politiques pour amener à réfléchir sur une société et pour faire bouger le monde.

***Nadia Khouri-Dagher***

Le Monde diplomatique – avril 2006

[http://www.monde-diplomatique.fr/2006/04/KHOURI\\_DAGHER/13367](http://www.monde-diplomatique.fr/2006/04/KHOURI_DAGHER/13367)

**IV. Relire « L'Immeuble Yacoubian » en janvier 2011**

## Splendeur passée et misère du Caire -

*Depuis la fin janvier 2011, il ne s'écoule pas une journée sans que le Caire ne s'embrase. Avant la révolution de jasmin tunisienne, qui aurait pu prédire, en Europe, que le régime Moubarak, tenant depuis des décennies l'Égypte dans sa poigne de fer, vacillerait ainsi ? Il suffit pourtant de relire L'immeuble Yacoubian[1] de l'Égyptien Alaa El Aswani, publié en 2002, pour trouver réunis tous les ingrédients du cocktail explosif qui menace aujourd'hui de changer, à plus ou moins long terme, la face de l'Égypte.*

Le roman a pour décor un immeuble cairote art déco construit en 1934 et tombant lentement en décrépitude. Le romancier en dépeint les occupants depuis la loge du concierge jusqu'aux cabanes en fer érigées sur le toit de l'immeuble où logent les plus miséreux. Parmi les riches, il y a Zaki Dessouki, un vieux beau, coureur de jupons, qui a connu l'immeuble dans des jours plus fastes. Il y a encore le journaliste homosexuel Hatem Rachid qui croit avoir trouvé le bonheur dans les bras d'un jeune soldat et le hadj Azzam qui après s'être enrichi veut faire carrière dans la politique. Parmi les pauvres, citons le fils du concierge, Taha Chazli, un jeune idéaliste qui rêve d'intégrer l'École de police et finira islamiste, Abd Rabo, l'amant du journaliste homosexuel, Soad Gaber une femme qui, poussée par le dénuement, a accepté d'être la seconde épouse du hadj Azzam et de vivre recluse dans un appartement. Il y a encore Boussaina Sayed, jeune vendeuse dans un magasin de prêt-à-porter, qui se plie aux caprices sexuels de son patron pour permettre à sa famille de manger. En faisant se croiser dans cet immeuble des personnages de tous âges et de tous milieux sociaux, El Aswani, né en 1957, offre une image du Caire en miniature, avec ses nostalgiques du Caire d'antan, ses politiciens corrompus, ses pauvres débrouillards, ses jeunes idéalistes déçus qui se tournent vers l'islamisme, ses homosexuels qui se dissimulent et ses jeunes filles à la vertu compromise par l'indigence. L'immeuble Yacoubian, c'est donc un peu Pot-Bouille de Zola dans sa version égyptienne et moderne puisque l'action du roman se déroule pendant la seconde Guerre du golfe en 1990-1991.

### **I. L'immeuble Yacoubian, reflet de ce que fut le Caire et de ce que la ville est devenue**

Situé au centre du Caire, rue Talaat Harb, anciennement rue Soliman Pacha, l'immeuble Yacoubian est chargé de souvenirs. Construit par l'Arménien, Hagop Yacoubian, l'immeuble est le reflet de cette époque où l'Égypte voulait copier l'Occident. L'Arménien fit appel à des architectes italiens qui construisirent dix étages luxueux de style européen. Résultat : un joyau architectural avec colonnes et couloirs en marbre. A l'époque, l'immeuble était habité par des ministres, des pachas et des industriels. Parmi ses occupants actuels, c'est le personnage du vieux Zaki Dessouki qui sert de trait d'union entre le passé et le présent. Il se souvient du temps de la splendeur de l'immeuble Yacoubian et de la splendeur du Caire. Il appartient à un milieu et à une génération où l'Europe était le modèle. C'est en France qu'il a étudié l'architecture en 1940. Pour le vieil homme, deux dates sont importantes dans l'histoire de l'immeuble et de la ville. La première est celle de la révolution de 1952 qui chassa le roi Farouk 1er et porta au pouvoir les militaires. Pour Zaki Dessouki, 1952 constitue un tournant et le début de la fin. A partir de là, il n'observe plus que le déclin, amorcé par le départ des juifs et des étrangers qui donnaient au Caire une touche délicieusement cosmopolite. Les cabanes sur les toits de l'immeuble Yacoubian dans lesquels logent aujourd'hui les plus pauvres reflètent aux yeux du vieil homme le cynisme avec lequel les femmes d'officier, d'origine populaire, commencèrent, grisées par l'ascension de leur mari, à entasser sans aucun scrupule dans les cabanes sur le toit des poules, des lapins et des domestiques. Jamais jusque là on ne s'était avisé de loger des êtres humains dans ces espaces

exigus dépourvus de tout. La seconde date importante est celle de l'Infitah, du nom de la nouvelle politique économique d'inspiration capitaliste édictée par Anouar El Sadate après la guerre de Kippour en 1973. Libérés de la pression qu'avait fait peser sur eux le socialisme de Nasser, les riches se sentir libres d'aller où bon leur semblait. Ils quittèrent le centre-ville du Caire pour s'installer à Mohandessine et Medinat Nasr, à l'extérieur, accélérant par là même une paupérisation du centre dans lequel est situé l'immeuble Yacoubian. Chaque stade du déclin de l'immeuble est donc intimement lié à un tournant de l'histoire récente de l'Égypte. Du passé glorieux d'une ville ouverte sur l'Europe, il ne reste presque plus rien si ce n'est quelques vestiges comme le journal francophone Le Caire fondé à la fin du XIXe siècle et auquel collabore le journaliste Hatem Rachid, l'un des occupants de l'immeuble Yacoubian. Le centre-ville du Caire est devenu populaire et peuplé alors que pendant au moins cent ans, c'est là que l'on avait trouvé « les plus grandes banques, les sociétés étrangères, les centres commerciaux, les cabinets des médecins connus et des avocats, les cinémas et les restaurants de luxe »[2]. C'est aujourd'hui une véritable fourmilière humaine où se presse le petit peuple à tel point que Zaki Dessouki dit mettre une heure le matin pour parcourir cent mètres car il est arrêté à chaque pas par les marchands de chaussures et leurs commis, les employés du cinéma, les habitués d'un magasin de café brésilien, les cireurs de souliers, les mendiants et les agents de la circulation. Symbole de la déchéance : au rez-de-chaussée de l'immeuble Yacoubian un vulgaire magasin de vêtements a remplacé le magasin d'argenterie de jadis et le vaste garage où les habitants rangeaient leurs Rolls-Royce, leurs Buick et leurs Chevrolet rutilantes. Autre signe des temps, les dix petits bars de la rue de l'immeuble Yacoubian ont disparu en raison d'une vague de religiosité qui imposa la limitation du commerce de l'alcool aux hôtels et aux grands restaurants du Caire. C'est donc avec nostalgie que le personnage de Zaki Dessouki se remémore le passé de l'immeuble et avec accablement qu'il pense au présent.

## II. L'immeuble Yacoubian, microcosme de la société égyptienne

L'immeuble Yacoubian tel qu'il est aujourd'hui offre une radiographie fidèle de la population égyptienne et de la population cairote. Tenant compte de la composition démographique du Caire qui compte environ dix pour cent de coptes comme l'Égypte en général, Alaa El Aswani a pris soin d'introduire dans son roman quelques personnages coptes, ainsi Abaskharoun, le serviteur du vieux Zaki Dessouki et son frère Malak, artisan chemisier, qui veut ouvrir un atelier dans une des cabanes sur le toit de l'immeuble. Une ancienne maîtresse de Zaki Dessouki était copte également. La composition démographique du Caire laisse également apparaître un nombre croissant d'Égyptiens ayant quitté la campagne pour rejoindre la mégalopole de 17 millions d'habitants dans l'espoir d'une vie meilleure. Le roman en rend compte à travers plusieurs personnages issus du Saïd, du nom donné au Sud de l'Égypte. Il y a là le hadj Azzam aujourd'hui millionnaire, arrivé trente ans auparavant de la province de Sohag en Haute-Égypte comme cireur de chaussures. Il y a encore Abd Rabo, l'amant du journaliste Hatem Rachid. Une fois son service militaire terminé, il fait venir sa femme et son fils au Caire. C'est grâce à lui que le lecteur découvre l'importance de cette immigration de l'intérieur puisque Abd Rabo fréquente au Caire un café où se réunissent les Égyptiens du Sud, de même qu'il existe dans toutes les grandes villes occidentales des cafés exclusivement fréquentés par des immigrés. À noter toutefois que cette émigration de l'intérieur ne suscite aucune tension. Les Cairotes, trop conscients de la misère de la Haute-Égypte, ne reprochent pas aux Saïdis de venir leur ôter le pain de la bouche. Ces derniers bénéficient même d'une certaine bienveillance, l'accent saïdi étant considéré comme agréable à l'oreille.

La pauvreté à l'origine de ces mouvements de population se retrouve toutefois aussi à l'intérieur du Caire. L'écrivain Alaa El Aswani, membre fondateur du mouvement d'opposition Kifaïa (« ça suffit ») est particulièrement sensible à cette injustice sociale. Il montre une ville dans laquelle le fossé entre riches et pauvres est terrifiant. L'immeuble Yacoubian en est la parfaite illustration

avec les nantis qui habitent les étages aux couloirs en marbre et les pauvres relégués sur le toit, exposés à une chaleur accablante avec une salle d'eau collective pour trois ou quatre cabanes. Quiconque connaît le Caire n'ignore pas non plus que deux millions de pauvres parmi les pauvres habitent la Cité des Morts. Il s'agit de l'un des plus anciens cimetières musulmans qui n'a cessé de s'étendre depuis les Fatimides jusqu'à l'époque mamelouk, pour constituer à la veille de la conquête ottomane une véritable ville. Au fil des siècles, une population s'est installée près des sépultures et dès le milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle, la pression démographique de la ville en pleine expansion a trouvé son exutoire dans les nécropoles : des quartiers d'habitations se sont créés au milieu des tombes. Les plus démunis et les nouveaux arrivants venus des campagnes y ont trouvé refuge. Bien qu'illégale, cette occupation des cimetières est largement tolérée par les autorités. On pourrait encore rajouter les chiffonniers du Caire rendus célèbres par Sœur Emmanuelle et qui vivent parmi la vermine en bordure de gigantesques empilements d'immondices. Dans la ville du Caire coexistent deux mondes, celui d'un luxe insolent, des hôtels prestigieux en bordure du Nil, et celui du quart-monde. Ce qui est peut-être le pire, c'est la dureté qui régit les rapports sociaux et qui n'est pas sans évoquer une société de castes à l'indienne. Dans l'immeuble Yacoubian, les riches méprisent le fils du concierge car, bien que lycéen brillant, il reste de basse extraction. On lui confie des tâches exténuantes pour l'empêcher d'étudier et de s'élever en se recommandant du prophète qui a dit : « Ne donnez pas d'enseignement aux enfants des gens indignes. »[3] Cette scission de la société s'exprime aussi à travers deux attitudes antagonistes face au monde : ouverture à l'Occident et à ses mœurs comme chez Zaki Dessouki et le journaliste Hatem Rachid qui boivent du whisky, fréquentent les rares bars et parlent plusieurs langues étrangères, hostilité à l'Occident chez les plus pauvres qui s'enferment dans un islam rigoriste et vouent une véritable haine à l'Amérique et à Israël. C'est donc une société en proie à un profond malaise qui donne à certains comme la jeune vendeuse Boussaina Sayed l'envie de quitter l'Égypte car elle sait qu'en Europe même les balayeurs ne sont pas traités comme des chiens.

### **III. L'immeuble Yacoubian, miroir des maux actuels de l'Égypte et du Caire**

De ce qui précède, il ressort que dans L'immeuble Yacoubian, l'auteur procède à une critique sociale sans concession. La vie des occupants de l'immeuble donne une image des maux qui rongent le Caire et l'Égypte. Parmi ces maux endémiques, il y a la corruption. La surpopulation au Caire est telle que pour avoir simplement le droit d'occuper un gourbi infâme sur le toit de l'immeuble Yacoubian, il faut verser des pots-de-vin au syndic. De même, pour posséder un bar au Caire depuis l'hostilité ouverte des islamistes, il faut graisser la patte des officiers de renseignement. C'est ainsi que le propriétaire du bar « Chez nous », situé sous l'immeuble Yacoubian, est obligé de verser d'importantes sommes d'argent aux policiers pour que ces derniers ferment les yeux sur le fait que le bar accueille des homosexuels derrière sa devanture masquée par d'épais rideaux.

Plusieurs personnages du roman sont soit des victimes soit des acteurs de cette corruption. Parmi les victimes citons Taha Chazli, le fils du concierge de l'immeuble, qui doute de pouvoir entrer à l'École de police pour réaliser son rêve car il n'a pas les moyens de payer vingt-mille livres de dessous de table. Parmi les corrupteurs, il y a surtout le Hadj Azzam qui après avoir fait fortune par des moyens interlopes cherche à couronner son ascension fulgurante en se faisant élire député et il y parvient en versant un million de livres. Pour mesurer la hardiesse d'Alaa El Aswani, l'auteur, il convient de savoir que l'homme que le Hadj Azzam soudoie est un représentant du Parti National Démocratique, héritier du parti unique de Nasser et surtout parti de l'actuel Président Moubarak. Le romancier n'y va pas par quatre chemins et note : « En Égypte, les élections sont toujours falsifiées en faveur du parti au pouvoir. »[4]

L'argent corrompeur fait toutefois d'autres victimes, à savoir les femmes issues de milieux

modestes, achetées comme des marchandises et rejetées, à l'occasion, comme des marchandises. El Aswani dresse un tableau peu enviable de la condition féminine dans les milieux populaires. A travers le personnage de la jeune vendeuse Boussaïna Sayed qui loge dans une des cabanes sur le toit de l'immeuble Yacoubian, El Aswani évoque la situation difficile des jeunes filles du Caire dans le monde du travail où harcèlement sexuel et droit de cuissage sont monnaie courante. La jeune fille finit par accepter les attouchements poussés de son patron pour nourrir sa mère et ses frères et sœurs. Preuve qu'elle n'est pas un cas isolée : une voisine lui confie que « plus de quatre-vingt dix pour cent des patrons font cela avec les filles employées chez eux. »[5] Cela n'enlève rien au traumatisme. Au début, Boussaïna Sayed ne parvient plus à prier tant elle se sent impure. Elle se réveille la nuit, prise de panique avant que de devenir au fil des mois résignée et cynique. Cette situation d'infériorité n'est pas réservée aux jeunes filles. Elle est le lot de toutes les femmes qui ne peuvent subvenir à leurs besoins comme l'illustre le personnage de Soad Gaber. Son mari est parti en Irak et n'est jamais revenu. Il l'a laissée seule avec un enfant. Elle a fini par obtenir le divorce. Elle accepte donc, poussée par l'indigence, de devenir la seconde épouse du hadj Azzam qui lui impose des conditions draconiennes, à savoir l'interdiction de voir son fils, l'interdiction de tomber enceinte et la claustration dans un appartement où il fait d'elle son objet sexuel à l'insu de sa première épouse. Lorsque malgré tout Soad tombe enceinte, le hadj Azzam qui estime disposer de sa vie selon son bon vouloir l'oblige par la violence à avorter, la répudie et la chasse de l'immeuble Yacoubian comme une malpropre après s'être acquitté des compensations financières prévues par la charia. A peine s'est-il débarrassé d'elle qu'il envisage de reprendre une épouse plus docile : « les belles filles pauvres sont nombreuses et le mariage est licite – personne ne peut en être blâmé. »[6]

Dans une société aussi marquée par le machisme, on ne s'étonnera pas que la situation des homosexuels ne soit pas plus enviable que celle des femmes. On pourrait penser que, le Caire étant une capitale, l'ouverture d'esprit y est plus grande. Pourtant El Aswani dresse un tableau désespérant de la situation des homosexuels cairotes à travers le personnage du journaliste Hatem Rachid. El Aswani connaît manifestement bien son sujet. Il éclaire le lecteur sur les codes, le vocabulaire et les rares lieux de rencontre des homosexuels cairotes. Les homosexuels ne sont jamais acceptés, dans le meilleur des cas tolérés, mais si le patron d'un bar dans lequel ils se réunissent surprend un geste ambigu, il expulse sur-le-champ les clients imprudents par peur d'une descente de police. Il reste les hammams du quartier d'El Hussein où les homosexuels des classes aisées vont à la rencontre des jeunes du peuple et les ramènent chez eux en échange d'espèces sonnantes et trébuchantes. Il reste aussi la rue, les jeunes soldats sans le sou mais tout cela est bien souvent sordide. Voici le bilan qu'Hatem Rachid dresse de sa vie : « Combien de fois avait-il été exposé au vol, au mépris, au chantage. »[7] Il existe certes de très rares exceptions. Hatem Rachid connaît ainsi au moins dix homosexuels jouissant « d'une vie paisible et sereine avec leurs amants » mais lui n'aura pas cette chance. Il finira trucidé par son jeune amant Abdou, un appelé des forces de sécurité, marié et en proie à un sentiment de culpabilité. El Aswani évoque ici le paradoxe d'une société dans laquelle les pratiques homosexuelles, notamment sous forme de prostitution déguisée, sont monnaie courante mais dans la quelle l'homosexualité reste un sujet d'opprobre. A ceux qui avaient oublié les cinquante-deux personnes soupçonnées d'homosexualité arrêtées en 2001 par les autorités égyptiennes lors d'une rafle sur le Queen's boat, un bateau-restaurant-discothèque situé sur le Nil, El Aswani rappelle qu'au Caire il ne fait pas bon être homosexuel.

Cette intolérance croissante n'est sans doute pas étrangère à la montée de l'islamisme incarnée dans le roman par l'un des occupants de l'immeuble Yacoubian. A travers le personnage du fils du concierge Taha Chazli, le romancier montre l'itinéraire d'un jeune homme que rien ne prédisposait à l'extrémisme mais qui, écoeuré par un système corrompu, va devenir islamiste. Alors que ses notes étaient brillantes, il n'a pas été admis à l'Ecole de police parce que son père n'est qu'un simple concierge. Son amie commente ainsi son échec : « Ce pays n'est pas notre

pays, Taha, c'est le pays de ceux qui ont de l'argent. Si tu avais eu deux mille livres et que tu les avais données en bakchich, personne ne t'aurait demandé le métier de ton père.»[8] A cette première déception en succède une seconde. A l'université où Taha finit par s'inscrire, les riches pavoisent et les pauvres se retrouvent entre eux comme des lépreux. Vient alors un enchaînement de rencontres et notamment l'amitié d'un étudiant qui fréquente une mosquée radicale. Tous ces glissements imperceptibles vont conduire à un basculement dans le fanatisme et le terrorisme puisque Taha acceptera finalement de commettre un attentat contre un haut responsable de la police pour laver les humiliations qu'il a subies. El Aswani montre à travers lui que l'on ne naît pas islamiste mais qu'on le devient et que l'islamisme est souvent – même si ce n'est pas toujours le cas – la vengeance des faibles, des pauvres, des humiliés et offensés. Le destin de Taha illustre aussi la répression impitoyable exercée par le pouvoir contre les islamistes. Lorsque l'on soupçonne Taha d'être un meneur, la police débarque chez lui en pleine nuit, le roue de coups et l'emène dans un centre d'internement où il va être torturé pendant des jours. El Aswani n'oublie pas que l'état d'urgence proclamé en 1981 est toujours en vigueur et laisse au pouvoir la plus grande latitude pour réprimer. Taha finira mal puisqu'il mourra sous les balles lors de son premier attentat. Le regard, plein d'humanité, que l'écrivain porte sur son personnage nous invite à nous pencher plus généralement sur le ton du roman.

#### **IV. Regards sur le Caire : El Aswani et quelques autres**

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, *L'immeuble Yacoubian* n'est pas un roman d'une noirceur sans partage. Le ton n'est pas misérabiliste. Même lorsqu'il dépeint les plus pauvres, El Aswani parvient encore à percevoir leur bonheur, ainsi ces ouvriers qui se réjouissent le soir de retrouver leur narguilé, leur tabac au miel mélangé de haschisch et le corps accueillant de leurs épouses. Il distingue également, malgré leur statut d'infériorité, le bonheur de ces femmes qui se maquillent et se parfument pour donner au lit à leur mari le sentiment que toute leur vie n'est pas un échec. C'est d'ailleurs des femmes que l'espoir semble surgir dans le livre. La jeune vendeuse Boussaïna Sayed qui semblait condamnée, après avoir été exploitée par les hommes, à devenir une femme cynique et sans scrupule fait un mariage d'amour. Elle s'unit au mépris du qu'en-dira-t-on au vieux Zaki Dessouki qui lui a fait découvrir le charme de la culture occidentale et lui a promis de lui faire visiter la France. Autre personnage porteur d'espoir, celui de Soad Gaber, recluse dans son appartement par son mari, le vieil hadj Azzam. Bien qu'elle se soit engagée par écrit à ne pas avoir d'enfants, lorsqu'elle tombe enceinte, elle se refuse à avorter et envoie promener le cheikh Samman, soudoyé par son mari pour la persuader que les juristes autorisent l'avortement jusqu'au troisième mois en cas de raisons contraignantes. Soad fait passer ses sentiments maternels avant la charia. Au religieux elle lance : « Quelles foutaises ! Espèce de bouffon de cheikh. »[9] Du reste, le romancier ne manque pas une occasion de fustiger la tartufferie religieuse. Au moment où le hadj Azzam verse, pour se faire élire, un million de livres au politicien véreux du Parti National démocratique, chacun récite la première sourate du Coran. Ce n'est pas là l'unique hardiesse de l'écrivain qui place parfois dans la bouche de ses personnages des propos accablants pour l'Égypte, patrie au sein aride, incapable de nourrir ses enfants, sans cœur pour les pauvres et impossible à aimer. Le vieux Zaki Dessouki qui a connu une Égypte qu'il estimait meilleure déclare : « La cause de la décadence du pays, c'est l'absence de démocratie. S'il y avait un véritable régime démocratique, l'Égypte serait une grande puissance. La malédiction de l'Égypte, c'est la dictature. La dictature amène inmanquablement la pauvreté, la corruption et l'échec dans tous les domaines. »[10] Et pourtant le vieux Zaki Dessouki aime malgré tout sa patrie. Ce n'est pas le cas de la jeune Boussaïna Sayed qui n'en peut plus de vivre au Caire et qui lance à l'intention du vieil homme :



« Si vous deviez attendre deux heures un autobus ou prendre trois moyens de transport différents et être humilié chaque jour pour rentrer chez vous, si votre maison s'effondrait et que le gouvernement vous laissait avec votre famille sous une tente dans la rue, si les policiers vous insultaient et vous frappaient uniquement parce que vous montez dans un microbus, la nuit, si vous deviez passer toute la journée à faire le tour des magasins pour chercher un travail et ne pas en trouver, si vous étiez un homme en pleine forme, instruit et que vous n'aviez dans votre poche qu'une livre et parfois rien du tout, alors vous sauriez pourquoi nous détestons l'Égypte. »[11]

Ce réquisitoire apparemment sans appel nous invite à nous demander ce qui, dans le regard porté sur le Caire et l'Égypte, distingue ou rapproche Alaa El Aswani de ses prédécesseurs comme Naguib Mahfouz (1911-2006) ou Albert Cossery (1913-2008). Tous ont en commun un même amour pour la ville du Caire, tantôt magique, tantôt sordide mais toujours envoûtante. Tous partagent le goût oriental de raconter des histoires et sont des conteurs nés. Tous allient au plaisir de la narration une critique sociale parfois acerbe. Un certain nombre de thèmes de l'Immeuble Yacoubian se retrouvent chez Albert Cossery. Dans *Mendiants et orgueilleux* (1951), un policier homosexuel et criminel cache ses amours illicites dans des banlieues sordides. Dans *Les couleurs de l'infamie* (1999), la corruption prend les traits d'un promoteur immobilier sans scrupule dont les maisons s'effondrent sur leurs habitants faute de béton. Il y a sans doute chez Cossery plus d'humour, d'alacrité, de personnages hauts en couleur qui ont valu à l'écrivain le surnom de « Voltaire du Nil ». Les personnages d'Alaa El Aswani, moins fantasques, sont plus proches de ceux qui peuplent les quartiers du Caire dans les romans de Naguib Mahfouz tels que *Passage des miracles* (1947) ou *Matin de roses* (1998). Dans *Matin de roses*, Mahfouz illustre à travers le destin de quinze familles caiotes le poids des traditions, les compromissions, la misère et l'enrichissement ou encore les amours contrariées. A ceux qui seraient tentés de croire qu'Alaa El Aswani est le premier écrivain égyptien à oser attaquer le pouvoir, il convient de rappeler l'œuvre de Mahfouz. Dès 1959, il critiquait dans *Les enfants de notre quartier* les dérives autoritaires du pouvoir de Nasser. L'écrivain fut condamné par les oulémas, juristes religieux, l'ouvrage officieusement interdit de publication. En octobre 1994, Mahfouz fut victime d'une tentative d'assassinat à l'arme blanche perpétrée par deux jeunes fanatiques islamistes membres de al Jama'a al Islameya qui jugeaient blasphématoire son roman *Les fils de la médina* (1959). Pourtant Mahfouz est moins direct dans ses attaques qu'Alaa El Aswani. Chez Mahfouz, c'est au lecteur qu'il appartient de savoir lire entre les lignes. On ne trouve pas chez Mahfouz ces réquisitoires implacables que l'on rencontre chez El Aswani. Les deux écrivains ont choisi le réalisme mais c'est El Aswani qui le pousse le plus loin en décrivant les rapports sexuels entre le journaliste Hatem Rachid et son amant ou en dépeignant de la manière la plus crue les scènes où des policiers sodomisent le jeune islamiste Taha Chazli avec leur matraque. El Aswani appartient avec Khaled El Khamissi, né en 1962, à cette génération qui n'a pas froid aux yeux. Au cinéma, cette insolence est représentée par le réalisateur Yousry Nassrallah, né en 1952, qui a porté à l'écran *L'immeuble Yacoubian* et dont le dernier film *Femmes du Caire*, sorti en 2010, jette une lumière implacable sur la condition féminine aujourd'hui dans la capitale égyptienne. Les héroïnes finissent à l'hôpital psychiatrique, en prison ou violentées par leur mari. Tous réunis, ces créateurs représentent un signe d'espoir car malgré le climat oppressant qui pèse aujourd'hui sur l'Égypte où les islamistes demandent l'interdiction des Mille et une nuits pour cause de pornographie, ces écrivains et cinéastes parviennent, avec un grand courage, à faire souffler un vent de liberté.

Benoît Pivert, Université de Paris-Sud

<http://www.artistasalfaix.com/revue/Splendeur-passee-et-misere-du.html>

« Je ne reconnais plus l'Égypte : les gens n'ont plus peur »

## *Abbas al-Aswany parle des événements de janvier 2011*

*L'Égyptien Alaa el-Aswany est l'auteur du best-seller l'Immeuble Yacoubian. Paru en 2002, ce roman raconte la vie d'un immeuble de la capitale égyptienne, confronté à la corruption du régime et à la pression islamiste. Nous l'avons joint vendredi soir chez lui, au Caire, où, en raison du couvre-feu, il suivait les événements sur Al-Jezira, seule chaîne autorisée. Il témoigne pour Libération, dans un français parfait.*

«Une nouvelle Egypte est en train de naître. Le mardi 25 janvier a été le grand jour du changement. J'étais dans la rue et je ne reconnaissais plus l'Egypte qui existait jusqu'alors. La grande nouveauté, c'est que les gens n'ont plus peur. On n'en est plus à 3 000 ou 4 000 personnes dans la rue, ce sont des millions qui déferlent ! C'est le peuple égyptien qui parle. Je pense que le régime de Moubarak vit ses derniers moments.

«Ce qui se passe est très intéressant car même les forces de sécurité n'ont pas réussi à arrêter la révolution. On a vu dans des villes comme Alexandrie des officiers de police quitter leur poste pour aller manifester avec le peuple.

«Maintenant, c'est le rôle de l'armée qui va être déterminant. Les Egyptiens voient toujours l'armée comme une force patriotique, positive. Ce qui est fou, c'est qu'on n'a toujours pas vu le Président alors que la révolution secoue son pays. Depuis avant-hier, on nous dit qu'il va parler mais il n'apparaît toujours pas.

Des gens qui se présentaient comme des penseurs, liés au régime égyptien, n'arrêtaient pas de dire ces derniers temps que l'Egypte n'est pas la Tunisie car il y a une classe moyenne plus forte. Moi, j'ai toujours cru que l'Egypte était capable de faire la révolution. Plus encore qu'en Tunisie car la situation économique y est bien pire et le pays beaucoup plus grand.

«J'étais place Tahrir, le jour de la révolution, mardi, avec 30 000 jeunes en colère. C'était très émouvant. Ils ne veulent pas de compromis. "Moubarak doit partir !" clamaient-ils, en assurant qu'ils resteraient dans la rue jusqu'à son départ. La plupart m'ont lu, ils me respectent beaucoup. Je leur ai dit : "Je suis très fier de vous ! Avec vos seules mains, vous êtes en train de mettre fin à l'oppression en Egypte. Et vous êtes très civilisés car vous le faites sans violence ! Vous êtes bien plus fort qu'eux car vous n'avez plus peur !" J'ai passé sept heures avec eux. Et je n'ai vu que trois Frères musulmans. Ceux-ci sont loin de ce qui se passe. Dès le 23 janvier, ils ont dit qu'ils ne participeraient pas aux manifestations.

«L'influence des Frères musulmans a été exagérée par la dictature à seule fin d'envoyer aux Occidentaux le message suivant : "Ou vous acceptez la dictature, ou ce sera les Frères musulmans !"

«Mohamed el-Baradei est un bon ami à moi, un homme très respectable, mais il est arrivé après la révolution ! Et la révolution aujourd'hui est menée par les jeunes ! Ils n'ont pas de héros. Ils me disaient mardi qu'ils avaient besoin des aînés. Mais je leur ai dit : "Vous êtes déjà des adultes, vous avez fait ce que nous n'avons pas réussi à faire, vous n'avez pas besoin de nous !"

«Les gens autour de Moubarak vont l'assurer jusqu'au bout que les communistes et les islamistes sont derrière tout ça et que le peuple l'adore. Je suis sûr que son régime va partir mais j'espère qu'il sera sage et qu'on pourra faire un changement sans violence. Je suis très optimiste, c'est vrai. Mais j'attends ce jour depuis si longtemps !

On a entamé dès 2003 le mouvement pour le changement. La Tunisie nous a inspirés, sans doute. On a vu que les dictatures avaient une fin et que le peuple pouvait changer son destin.

«Moi, je ne suis pas un politique, je suis un romancier. La France nous a donné l'exemple avec

des écrivains comme Camus et Sartre engagés pour la liberté, j'essaie juste de faire ce que ces grands maîtres ont fait.»

Interview par ALEXANDRA SCHWARTZBROD

Libération – 29/01/2011

<http://www.liberation.fr/monde/01012316720-je-ne-reconnais-plus-l-egypte-les-gens-n-ont-plus-peur>

## V. Annexes

### Cinq romans pour comprendre la crise égyptienne de 2011

On dit souvent que la littérature est le reflet de la société. Alaa al-Aswany, Sonallah Ibrahim, Naguib Mahfouz, Robert Solé et Gamal Ghitany nous ont livré cinq clefs pour comprendre les origines de la révolution égyptienne.

Comprendre la révolution égyptienne par la littérature ? Pourquoi pas. Le soulèvement d'un peuple est l'aboutissement d'une accumulation de mécontentements. Les ingrédients sont là depuis des années, et il suffit d'une étincelle qui peut se trouver, depuis quelque temps, dans les livres. L'EXPRESS.fr a donc sélectionné pour vous cinq titres de la littérature égyptienne de ces dernières années, à lire ou à relire, pour comprendre les événements égyptiens.

***L'immeuble Yacoubian*, de Alaa al-Aswany**, est un des livres les plus lus au Moyen-Orient. Al-Aswany dresse dans ce livre, paru en 2002, un portrait réaliste de l'Égypte du début des années 90, portée par les mutations du libéralisme. L'immeuble Yacoubian, au Caire, a réellement existé. L'auteur lui-même, dentiste, y a exercé. L'édifice construit en 1934 est le symbole de l'ancienne classe dominante nassérienne. Vont s'y croiser des personnages de toutes générations et de toutes classes sociales. A travers un récit truculent, les clichés sur l'Égypte - sexe, religion, corruption et terrorisme - volent en éclat. Mais transpire une grande misère sociale et morale.

Dans ***Les années de Zeth***, en 2002, **Sonallah Ibrahim** écrit sans complaisance et avec humour, l'Égypte sous-développée et tourmentée par ses rêves néocapitalistes. Il décrit la nouvelle bourgeoisie qui s'enrichit sans complexes au côté des égouts qui explosent, des écoles et des hôpitaux qui tombent en ruines. Il raconte le triomphe d'un petit nombre de corrompus opulents face à la misère accablante d'une majorité.

**Naguib Mahfouz**, Prix Nobel de littérature 1988, considère la bureaucratie comme la onzième plaie de l'Égypte. Dans ***Son Excellence*** (2006), il décrit l'ascension d'un anti-héros vil, pathétique et pieux pour qui l'État est l'expression de Dieu sur terre. Un portrait noir de l'administration égyptienne sclérosée, en marge de l'Histoire, coupée du peuple, au sein d'une société écartelée entre marché et réislamisation.

Dans ***Une soirée au Caire***, paru en 2010, **Robert Solé** décrit le retour en Égypte de Charles, parti comme tant d'occidentaux à l'arrivée de Nasser. Souvenirs d'enfance et nostalgie pesante. Le récit revisite l'histoire du pays, de l'Égypte ancienne racontée par des archéologues rencontrés à l'Égypte actuelle gangrenée par le fondamentalisme religieux.

Enfin, **Gamal Ghitany**, dans ses ***Récits de l'Institution*** (2001), raconte le fonctionnement d'un véritable État à l'intérieur de l'État, en marge des lois et des règles formelles. Un portrait crissant d'une société égyptienne ambivalente, perdue entre la tradition et les méandres du marché,

renonçant parfois à son bon sens, voire à sa morale.

Adeline Journet, 09/02/2011 - L'Express

[http://www.lexpress.fr/culture/livre/cinq-romans-pour-comprendre-la-crise-egyptienne\\_960175.html](http://www.lexpress.fr/culture/livre/cinq-romans-pour-comprendre-la-crise-egyptienne_960175.html)

## Revue de presse :

<http://www.passiondulivre.com/livre-19340-l-immeuble-yacoubian.htm>

## Quelques repères

Rappel général de l'histoire de l'Égypte

<http://www.cosmovisions.com/ChronoEgypte.htm>

Chronologie 1952-2002 :

[http://www.clio.fr/CHRONOLOGIE/chronologie\\_egypte\\_de\\_nasser\\_a\\_moubarak\\_1952-2002.asp](http://www.clio.fr/CHRONOLOGIE/chronologie_egypte_de_nasser_a_moubarak_1952-2002.asp)